III / B

2 ouvrages complets

G x C
18

Diversité
mem 28
50 f.

TRAITÉ

DE LA

FIEVRE MILIAIRE

DES FEMMES EN COUCHE.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30546333

TRAITÉ

DE LA

FIEVRE MILIAIRE

DES FEMMES EN COUCHE:

Ouvrage qui a été couronné par la Faculté de Médecine de Paris, dans sa Séance publique tenue le 5 Novembre 1778.

Par M. GASTELLIER, *Docteur en Médecine, Avocat au Parlement, Médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, Employé pour les maladies épidémiques & épizootiques, Médecin de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital-Général & des Prisons de la Ville de Montargis, Membre de la Société Royale de Médecine de Paris & de celle d'Agriculture d'Orléans.*

Du Bois Duhautbreüil D. méd. et Secrétaire Du Roy.

A MONTARGIS,

Chez NOEL GILLES, Libraire, Porte-aux-Moines.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Puerperæ ex malè affecti corporis vitio tanquam auræ peſtilentialis tactæ contagio febri putridæ, *ſeu potiùs malignæ quàm nimiùm obnoxiæ reperiuntur: hujuſce verò morbi labem haud omnes ex æquo ſuſcipiunt; etenim pauperes ruſticæ, aliæque duris laboribus aſſuetæ, nec non viragines, & meretrices quæ clandeſtina agunt puerperia, ſine magnâ difficultate pariunt & deinceps brevi à lecto excitatæ, ad ſolita redeunt opera; mulieres autem ditiores, tenellæ & pulchræ, pleræque vitam ſedentariam degentes, quaſi maledicti divini graviori modo participes,* in dolore pariunt, *indèque mox à partu difficiles & periculoſos ſubeunt caſus.* WILLIS.

A MONSIEUR

SÉGUIER,

Premier Avocat-Général au Parlement de Paris ; l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, &c.

MONSIEUR,

CET Ouvrage qui vient de recevoir les ſuffrages de la premiere Faculté de l'Europe, en obtient aujourd'hui de bien pré-

cieux lorſque vous permettez de le faire paroître ſous vos auſpices. S'il n'eût point eu pour objet le bien de l'humanité, j'aurois été moins empreſſé à vous en offrir l'hommage; mais, ſachant combien vous vous intéreſſez à tout ce qui peut lui être utile, j'ai cru devoir ſolliciter l'accueil favorable que vous daignez m'accorder. Pénétré de vos bontés, je regrette de n'avoir pas cette éloquence victorieuſe qui vous attire tant d'admirateurs, pour célébrer dignement ma reconnoiſſance & vos vertus. Mais pourquoi former de tels regrets? Votre nom ſeul, Monſieur, eſt un éloge, & perſonne ne peut le prononcer ſans ſe rappeller

tous les titres glorieux qui vous donnent des droits ſacrés à l'admiration & à la reconnoiſſance publiques. Soyez convaincu, que je ſuis animé des mêmes ſentimens, & agréez, je vous ſupplie, les aſſurances du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
GASTELLIER.

PRÉFACE.

LORSQU'UN Auteur fait imprimer un Ouvrage, il ne manque jamais d'expliquer les motifs qui l'ont déterminé à le compoſer, & enſuite à le rendre public : c'eſt un hommage qu'il croit devoir à ſes Lecteurs, en même tems qu'il eſpere captiver par-là leur bienveillance, & les diſpoſer à porter un jugement favorable ſur une production deſtinée à les inſtruire ou à les amuſer. Pénétré du reſpect que je dois au Public, je crois ne pouvoir me diſpenſer

de lui expoſer les raiſons qui m'ont engagé à écrire ; quoiqu'il lui ſoit très-facile, dans cette occaſion plus que dans toute autre, de les preſſentir. Quant à ſon ſuffrage, auquel j'ai toujours attaché le plus grand prix, je croirois le mériter moins, ſi je tentois de le ſurprendre ; mais je ne diſſimulerai pas que j'oſe me flatter de l'obtenir, après l'accueil authentique que mon travail a déja reçu de la part des Médecins ſavans & éclairés qui compoſent la célebre Faculté de Paris, & qui l'ont jugé digne de partager la couronne académique.

Je pratique la Médecine dans

un Pays où la fievre miliaire a exercé & exerce encore ſes ravages indiſtinctement ſur les perſonnes des deux ſexes, de tout âge & de toute condition. J'ai eu par conſéquent mille occaſions de faire ſur cette maladie les obſervations les plus exactes, & en effet je m'y ſuis livré avec la plus grande ardeur, dans la vue d'en approfondir la nature & de trouver les moyens les plus propres à la combattre avantageuſement. Je puis dire que j'ai été aſſez heureux dans mes recherches, & que j'ai goûté la douce ſatisfaction de dérober plus d'une victime aux attaques de cet ennemi terrible:

ce qui m'a engagé non-seulement à recueillir, dans un Ouvrage peu volumineux, mais que j'ai rendu le plus instructif qu'il m'a été possible, tout ce que ma pratique m'avoit appris sur le caractere du levain miliaire, sur les différens phénomenes auxquels il a coutume de donner naissance, & sur les remedes qui agissent avec plus ou moins d'efficacité; mais encore à y rassembler plusieurs Observations utiles, choisies dans le grand nombre de celles que j'avois faites, soit pour montrer que mes principes dérivoient de l'expérience, soit pour répandre plus de lumieres dans l'esprit du Lecteur,

en lui faiſant ſuivre avec moi, & comme ſi nous étions enſemble au lit du malade, les progrès du mal & les différens effets des remedes que je ſuis dans l'habitude de mettre en uſage. Telle eſt l'origine du Traité ſur la Fievre Miliaire, que j'ai publié dans l'année 1773 (*a*), où l'on ne trouve rien ſur la fievre miliaire des femmes en couche, ſi l'on fait abſtraction de quelques obſervations qui y ſont relatives. Ce n'eſt pas que cet objet m'ait paru moins digne d'attention : mais, à ſon

(*a*) Cet Ouvrage a pour titre : *Avis à mes Concitoyens*, ou *Eſſai ſur la Fievre Miliaire.* (Il ſe trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Auguſtins).

égard, mes idées n'étoient pas alors nettes & préciſes, d'ailleurs, elles étoient en contradiction avec celles d'une foule de Praticiens; je craignois donc de m'égarer ou d'avancer quelque propoſition douteuſe, & je deſirois qu'une plus longue expérience vînt m'éclairer. C'eſt avec cette retenue que j'ai fait vœu de me conduire toujours dès l'inſtant où je ſuis entré dans la carriere que je parcours aujourd'hui. Bien convaincu que la ſcience de la Médecine eſt une ſcience de faits, je n'ai jamais ceſſé de penſer qu'une bonne obſervation vaut cent fois mieux que vingt ſpécu-

lations brillantes, ſorties du cerveau d'un Auteur ſans doute bien content de lui-même, mais qui ne contribuent, en aucune façon, aux progrès & à la perfection de l'Art. Nous laiſſons échapper de notre plume cette courte réflexion, pour ſervir d'avertiſſement utile aux jeunes Praticiens: puiſſe-t-elle être bien ſentie par eux, & faire impreſſion ſur leur eſprit, ſouvent plus diſpoſé à ſe laiſſer ſéduire par les faux ſyſtêmes & les vaines hypotheſes, qu'à ſuivre avec patience la marche lente & ſévere d'un Obſervateur ſcrupuleux.

Voulant donc acquérir des

connoiſſances plus certaines ſur la fievre miliaire des femmes en couche, j'ai ſaiſi avec empreſſement toutes les occaſions capables de me fournir de nouvelles lumieres; enſorte que je ſuis parvenu, je crois, à connoître le véritable caractere de cette maladie, ſes cauſes, & la maniere dont elle doit être traitée. Mais, pour atteindre ce but, il m'a fallu faire beaucoup d'obſervations, les réitérer pluſieurs fois avec ſoin, & les comparer enſemble; je me ſuis cru d'ailleurs obligé de conſulter les différens Auteurs qui ont écrit ſur le même ſujet, dont les uns, en très-grand nombre, m'ont paru

paru bien éloignés du vrai, tant pour la théorie que pour la pratique, & dont les autres, en très-petit nombre, ont établi des principes plus fondés sur l'expérience. J'avoue même que ces derniers m'ont mis sur la voie, & n'ont pas peu contribué à rendre mes recherches fructueuses, en me faisant entrevoir la vérité, & en me montrant de quels moyens je devois me servir pour la découvrir plus sûrement.

Après un travail qui m'avoit coûté beaucoup de soins & d'assiduités pour réunir toutes les preuves dont j'avois besoin, ce qui me faisoit sur-tout penser que

je n'étois pas dans l'erreur, c'eſt que mes principes réduits en pratique étoient ſuivis du ſuccès, & que je réuſſiſſois conſtamment à ſauver les femmes en couche attaquées de la fievre miliaire, & plus encore à les garantir. C'eſt dans ce moment, où je commençois à jouir de la plus douce récompenſe attachée aux fatigues inſéparables de notre profeſſion, que j'appris, par la voie des Journaux, que la Faculté de Médecine de Paris demandoit, pour ſujet d'un Prix propoſé par elle, *un Expoſé clair & ſuccinct des ſignes & des ſymptomes caractériſtiques de la fievre miliaire des*

femmes en couche ; du traitement qu'elle exige à raiſon de ſon invaſion ; des précautions propres à empêcher la récidive dans une nouvelle couche, &c. &c. J'aurois mal connu mes devoirs, ſi, avec les lumieres que je croyois avoir acquiſes, je n'euſſe point répondu à l'invitation que faiſoit à tous les Médecins la premiere Faculté du Royaume : d'ailleurs je devois mettre à profit, autant qu'il étoit en moi, ce que l'obſervation la plus exacte m'avoit enſeigné, or pouvois-je le faire dans une circonſtance plus heureuſe ? En conſéquence j'entrai en lice, & je m'efforçai de réſoudre les queſtions ci-deſſus énoncées.

Un article important & auquel je prie le Lecteur de faire attention, eſt que la Faculté de Médecine de Paris eut ſoin d'avertir tous ceux qui voudroieut concourir, *d'éviter toute explication ſyſtématique, d'emprunter leurs tableaux de l'obſervation ſeule, & de fonder le traitement ſur l'expérience.* Il n'appartient qu'aux Médecins les plus éclairés, & qui exercent avec la plus grande célébrité une ſcience dont ils connoiſſent les vrais principes, de donner un pareil avertiſſement. A quoi peut ſervir en effet, pour perfectionner l'Art de guérir, une théorie qui n'a pas l'expé-

rience pour baſe ? Et ſi les raiſonnemens ſont quelquefois utiles en Médecine, n'eſt-ce pas ſeulement lorſqu'on les emploie pour analyſer les différens faits qui ont été obſervés, & en déduire des regles de pratique qui ſervent de guides sûrs dans d'autres cas ſemblables ou analogues. Le Lecteur verra, je penſe, avec facilité que je me les ſuis auſſi permis très-rarement ; & que, ſans jamais perdre de vue les conditions établies par mes Juges, je n'ai eu d'autre deſſein que d'expoſer fidelement tout ce que j'ai vu & remarqué dans le cours de ma pratique, ſoit à l'égard des ſignes

& du caractere de la fievre miliaire des femmes en couche, ſoit à l'égard des moyens qui m'ont le mieux réuſſi, pour la guérir ou pour la prévenir. Je n'ignore pas qu'en prenant le parti de publier cet Ouvrage, j'aurois dû, pour plaire à quelques-uns de mes Lecteurs, me tenir moins ſcrupuleuſement attaché à cette méthode, & donner plus de ſoin à mon ſtyle; en ce que des deſcriptions ſeches de cauſes, de ſymptomes & de phénomenes, non entremêlées d'explications hypothétiques, ne ſéduiſent pas ceux qui attachent beaucoup plus de prix aux productions d'une imagination fertile

& élégamment écrites, qu'aux récits ſimples & faits avec moins d'art que d'exactitude : il y a cependant cette différence, par rapport à la Médecine, que les premieres nuiſent certainement à ſes progrès, au lieu que les autres ſont ſeuls capables de les favoriſer ; & d'après cela, on n'aura plus lieu d'être étonné que j'aie ſuivi, en écrivant, une méthode moins ſéduiſante, mais plus utile, dont je devois d'autant moins m'éloigner, qu'elle m'étoit indiquée par les Médecins célebres dont le ſuffrage a excité mon ambition ; qu'elle ſe trouvoit d'ailleurs conforme à ma maniere de

voir & de penſer ; & qui, j'oſe le dire, eſt la ſeule digne de préférence, quand on veut répandre la lumiere ſur les objets de l'Art de guérir peu connus ou tout-à-fait ignorés.

Celui qui fait la matiere de cet Ouvrage eſt de cette nature. La fievre miliaire des femmes en couche en a impoſé pendant long-tems ; on l'a crue beaucoup plus dangereuſe qu'elle ne l'eſt réellement ; ſes cauſes ont été mal ſaiſies, & l'on a commis les erreurs les plus funeſtes dans la maniere de la gouverner. Ayant d'abord entrevu que les idées ſur cet article étoient fauſſes, j'ai ſenti en même

même tems combien il ſeroit important de les rectifier ; & lorſque je puis croire aujourd'hui avoir rempli ce projet, je m'en félicite non-ſeulement à cauſe de l'approbation glorieuſe & authentique que mon travail a obtenue, mais encore à cauſe des moyens que j'ai employés pour le rendre vraiment utile : moyens qui ſe ſont naturellement préſentés à mon eſprit, d'après les préceptes que j'ai reçus dans l'Ecole de Paris, & qu'il m'a été d'autant plus facile de ſuivre dans une circonſtance où elle recommandoit ſur-tout qu'on les mît en pratique.

Je saisis avec avidité l'occasion d'annoncer les obligations que j'ai à cette Ecole célebre, dans le sein de laquelle j'ai puisé les principes excellens qui servent chaque jour à diriger mes pas dans la carriere difficile que je parcours; & il me sera permis aussi d'observer que le Public n'est pas moins engagé à la reconnoissance envers elle, lorsqu'on la voit s'empresser d'exciter l'émulation de tous les Médecins, & d'allumer leur zele, en leur proposant des questions dont la solution doit nécessairement contribuer au bien de l'humanité : c'est, sans contredit, par cette voie que la connoissance des

cauſes des maladies, de leur différent caractere, & des remedes les plus propres pour les détruire, peut devenir plus parfaite. Il n'eſt point de Médecin qui, à raiſon du lieu qu'il habite ou d'autres circonſtances, ne ſe trouve dans le cas de traiter telle maladie plus ſouvent que telle autre : c'eſt par conſéquent ſur celle-là qu'il peut raſſembler un plus grand nombre de faits & d'obſervations ; & s'il les communique, on eſt forcé de convenir qu'il rend un ſervice eſſentiel, en ce que ſes lumieres, acquiſes par l'expérience, ſerviront à ceux qui n'auront point eu comme lui les occaſions néceſ-

ſaires pour obſerver la même maladie auſſi exactement, abregeront beaucoup leur travail, & dirigeront bien plus sûrement leurs opérations. Mais malheureuſement il arrive quelquefois que, faute d'un zele aſſez ardent, les meilleures obſervations reſtent inconnues, & que ceux qui les ont faites les condamnent à l'oubli, ſe contentent d'en tirer avantage dans leur pratique particuliere, ils meurent, & le fruit de l'expérience d'un grand nombre d'années périt en un inſtant. On dira peut-être, & avec quelque raiſon, que les occupations multipliées de quelques-uns ſont très-

ſouvent un obſtacle qui les empêche de rédiger leurs obſervations, & de donner quelques momens au travail néceſſaire pour les mettre dans l'ordre dont elles ont beſoin, avant d'être rendues publiques. Cependant il eſt un moyen preſque sûr de vaincre l'indolence des uns & des autres : il conſiſte à leur donner une noble émulation, à échauffer leur zele, à enflammer leur ame de l'amour du bien public, à faire enfin ce que fait la célebre Faculté de Paris, ce que font pluſieurs Académies ſavantes, & ce que fait aujourd'hui, avec le ſuccès le plus éclatant, la Société Royale de

Médecine, dont l'utilité des travaux répond ſi bien aux vues bienfaiſantes du Prince qui l'honore de ſa protection ſpéciale: cette nouvelle Société, en reculant les limites de l'Art, deviendra un monument à jamais mémorable pour le regne de LOUIS XVI.

Ne pourrois-je pas comparer le Prix avec lequel ces Sociétés ſavantes récompenſent les Auteurs des meilleurs Ouvrages ſur telle ou telle matiere, à la Couronne civique que les Romains accordoient à ceux qui avoient ſauvé la vie à un Citoyen dans un aſſaut ou dans une bataille? En

effet le Médecin qui éclaircit des points de pratique difficiles, & qui produit au grand jour de bonnes Obſervations, fournit des armes contre les maux auxquels ſont expoſés ſes Concitoyens, & veille certainement par-là à la conſervation de leurs jours. Ainſi le laurier promis à un travail ſi utile, eſt d'autant plus digne de ſon ambition, & ceux qui ont l'art de l'exciter, méritent, à juſte titre, d'être appellés *les Amis de l'humanité.*

Je n'ajoute plus qu'une réflexion, qui a trop de connexion avec les précédentes pour que je la paſſe ſous ſilence.

Nous ne manquons certainement pas d'Ouvrages de Médecine, mais ſont-ils tous d'une utilité bien réelle? Les uns nous préſentent l'hiſtoire de tous les maux auxquels nous ſommes expoſés, & les autres ſont des Traités particuliers où il n'eſt fait mention que d'une ou d'un petit nombre de maladies. Or il eſt aiſé de prononcer ſur les avantages que les premiers peuvent procurer, lorſqu'on fait attention qu'il eſt impoſſible à un ſeul homme, dans l'eſpace d'une vie ſi courte, de réunir aſſez de faits, & de recueillir aſſez d'obſervations pour donner des préceptes certains

certains touchant les maux de toute eſpece auxquels la condition humaine nous rend ſujets. D'où il faut conclure que ces Ouvrages ne ſont, pour la plupart, que des compilations, dans leſquelles peut-être il ſe trouve quelques bonnes remarques qui ſont le réſultat d'un peu plus d'expérience ſur certains objets, mais où en général leurs Auteurs ne font que répéter, ſans aucun examen, ce que d'autres ont dit ou écrit avant eux ; de maniere que les erreurs s'y trouvent confondues avec les vérités, & que le jeune Praticien riſque à chaque inſtant de commettre les fautes les plus

graves, s'il n'eſt pas ſur ſes gardes en les conſultant. Mais on doit porter un autre jugement de ces Traités particuliers, fruits d'une étude opiniâtre & d'une longue expérience, dans leſquels le Praticien conſommé décrit une maladie qu'il a mille fois obſervée, dévoile ſon véritable caractere, trace le tableau fidele de ſes différents phénomenes, aſſigne les remedes les plus convenables, & converſant, pour ainſi dire, avec ſon Lecteur, lui raconte les cas où il a réuſſi, de même que ceux où ſon eſpérance a été fruſtrée, ſans lui déguiſer les moyens qu'il a mis en uſage dans l'une & dans

l'autre circonſtance. Tels ſont les Ouvrages du *Prince de la Médecine*, de *Sydenham*, de *Morton*, de *Huxam*, de *Floyer*, de *Ramazzini*, & de pluſieurs autres ; mais nous avons à regretter qu'ils ne ſoient pas en plus grand nombre, & qu'une infinité d'objets de pratique aſſez eſſentiels pour mériter d'être traités particuliérement & avec le plus grand ſoin, ne ſe trouvent que dans ces recueils volumineux où il ſemble qu'on leur a aſſigné une place, uniquement parce qu'ils appartiennent à la claſſe nombreuſe des infirmités humaines. Eſpérons cependant qu'ils fixeront un jour plus ſpécia-

lement l'attention de quelques Médecins, & cette époque eſt beaucoup plus prochaine qu'on ne ſe l'imagine : elle doit d'ailleurs ſe rapprocher d'autant plus que l'émulation devient plus grande, que le Prince qui nous gouverne ſi ſagement, s'occupe des moyens de l'exciter, & que les exemples donnés par la Faculté de Médecine de Paris, & ſinguliérement aujourd'hui par la Société Royale de Médecine, ne peuvent manquer d'être ſuivis par toutes les Académies ſavantes qui, comme elles, s'occupent ſans ceſſe du bien général.

TRAITÉ
DE LA
FIEVRE MILIAIRE
DES FEMMES EN COUCHE.

INTRODUCTION.

LA Faculté de Médecine de Paris desire, 1°. un Exposé clair & succinct des signes & des symptômes caractéristiques de la Fievre Miliaire des Femmes en couche. 2°. Elle demande en quoi cette maladie differe de la Fievre Miliaire qui, épidémique, attaque indistincte-

ment les deux ſexes. 3°. Si la diverſité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractere de la maladie. 4°. Quel traitement elle exige à raiſon du tems de ſon invaſion, de ſes ſymptômes, de la couleur des boutons, & des autres circonſtances où ſe trouve la Femme en couche. 5°. Enfin, s'il eſt quelques précautions à prendre, même après que la maladie paroît diſſipée, & pour préſerver de récidive dans une nouvelle couche.

Le ſilence que cette célebre Faculté obſerve ſur la cauſe de cette maladie, ſemble faire entrevoir qu'elle eſt convaincue que le lait en eſt la cauſe matérielle. En effet, le lait, cette liqueur bienfaiſante pour les meres reſpectables qui rempliſſent le vœu ſacré de la nature, devient un poiſon deſtructeur pour celles qui mépriſent le plus ſaint de leurs devoirs.

La nature punit, tôt ou tard, de leur cruauté, les meres qui ne nourriſſent pas. Le lait qu'elle a préparé & porté avec tant de ſoin à leurs mamelles, devient par leur conduite condamnable, une liqueur inutile, ſuperflue & même des plus nuiſibles; il étoit deſtiné à nourrir l'enfant, une conduite vraiment barbare l'en prive: cette liqueur reflue dans la maſſe du ſang, elle ſe jette, ſuivant la cauſe qui l'y détermine, ſur le cerveau, ſur la poitrine ou ſur d'autres viſceres; elle ſe confond avec la maſſe générale des humeurs, les altere & en eſt altérée. Delà tous les effets terribles qui ſe manifeſtent, & qui, le plus ſouvent, ſont ſuivis de la mort. La nature irritée venge ſes droits mépriſés; & les femmes, pour avoir dédaigné un devoir qu'elles auroient dû remplir avec plaiſir, deviennent le plus ſouvent vic-

times de leur cruelle indifférence. En effet, lorſque le lait ne ſe dépoſe point aux mamelles, & qu'il ne coule pas par la vulve ; il eſt clair qu'il roule dans les vaiſſeaux, qu'il ſurcharge la maſſe générale des humeurs, qu'il en altere les principes, & qu'il ſubit lui-même une altération plus ou moins nuiſible, d'où il réſulte des déſordres dans l'économie animale plus ou moins marqués. Cependant la nature raſſemble ſes forces pour s'en débarraſſer & le chaſſer au dehors par tous les émonctoires. Delà la fievre, la chaleur augmentée, la ſueur établie, la peau couverte d'*exanthemes*, de petites véſicules qu'on appelle *miliaires* ou *millet*, à raiſon de la reſſemblance de ces petites véſicules avec un grain de millet ; & la fievre qui accompagne ou qui eſt ſuivie de l'éruption de ces petits *exanthemes*, retient le nom de fievre miliaire.

Auparavant de répondre à tous les articles ci-deſſus, qu'il nous ſoit permis de faire part de notre maniere de voir ſur le vrai caractere de cette maladie, ſoumettant toutefois notre jugement à celui d'une Compagnie auſſi ſavante qu'impartiale.

La fievre miliaire des femmes en couche ne peut & ne doit pas être conſidérée, à notre avis, comme fievre eſſentielle, mais bien comme fievre ſymptomatique, en ce que cette éruption miliaire, qui s'établit ſur toute la ſurface du corps, n'exiſte jamais, qu'il n'y ait un dérangement préalable dans l'économie animale, produit par l'humeur laiteuſe refoulée dans le torrent de la circulation, ou qu'il n'y ait une ſurabondance de cette même humeur laiteuſe; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, ce ne peut être maladie

eſſentielle ; ce ne peut être qu'un ſymptôme de la cauſe, qui devient accidentellement un moyen de ſupplément dont ſe ſert la nature pour empêcher de plus grands déſordres, ou un ſymptôme factice déterminé par des ſecours de l'art mal dirigés. L'humeur laiteuſe, une fois arrêtée dans ſon cours par les voies naturelles, ſe déroute & ſe porte par-tout où elle trouvera moins de réſiſtance. La peau étant relâchée par la chaleur du lit qui appelle une forte tranſpiration, le lait tout naturellement prendra ſon iſſue par les pores de la peau ; la matiere de la tranſpiration le chariera par cette voie qui en deviendra une de décharge, un ſupplément enfin pour les voies naturelles qui étoient deſtinées à le recevoir & à le porter au dehors. C'eſt ainſi que, dans les grandes chaleurs de l'Eté, les urines ſont rares

en général, & la tranſpiration abondante; & qu'en Hiver, au contraire, nous urinons beaucoup & tranſpirons peu. Une excrétion ſupplée à une autre & en devient le vicaire; de maniere que la diminution de l'une étant compenſée par la quantité de l'autre, il n'en peut réſulter aucune ſorte de dérangement dans l'économie animale.

Il peut ſe faire, & il arrive même tous les jours que, ſans fievre, ſans accident ni cauſe morbifique, l'humeur laiteuſe ſe porte en plus grande quantité à la peau qu'aux ſeins & à la vulve; ce qui peut dépendre d'une infinité de circonſtances qui peuvent ſe trouver dans l'individu, comme hors de lui, tels que le tiſſu de la peau trop lâche, la chaleur de la ſaiſon ou de l'appartement, celle du lit, l'uſage des boiſſons chaudes & relâchantes, &c.

Si alors la fievre & quelques autres accidents graves accompagnent l'éruption, on doit les attribuer à une ſaburre plus ou moins abondante, plus ou moins putride, au lait lui-même qui a fermenté avec toutes les humeurs.

La miliaire des femmes en couche eſt une fievre ſymptomatique; l'éruption qui ſe fait à la peau eſt bien une dépuration, mais qui ne fait pas criſe. Que l'humeur laiteuſe ſe dépoſe aux ſeins, qu'elle deſcende à la vulve, qu'elle ſe porte aux émonctoires de la peau, qu'elle parcoure les couloires urinaires, qu'elle s'échappe par la voie des ſelles; ce ſont autant de voies de décharge, de dépuration, & non pas des criſes ni des maladies eſſentielles : il y a plus, c'eſt qu'une fois déterminée par la nature à une voie particuliere, il ne faut pas s'y oppoſer, à moins qu'il n'en doive réſulter

quelques désordres : *Eò ducere oportet, quò vergit natura.* En effet, il est indispensable que l'excrétion s'en fasse par une voie quelconque. Outre les évacuations qui se font de cette humeur par la vulve, le couloir des urines en charie aussi une très-grande quantité ; de maniere que les urines sont troubles, épaisses, blanches, enfin toutes laiteuses : si delà on vouloit en arguer une maladie essentielle aux voies urinaires, la conséquence seroit absurde ; & cependant on y seroit aussi fondé qu'à en accuser les émonctions de la peau, ou la transpiration abondante qui produit des *exanthemes.* Cette excrétion est plus sensible à la peau, parce que la quantité des couloirs cutanés est à raison de sa surface, c'est-à-dire, immense ; qu'en outre la transpiration est favorisée par la chaleur du lit, par les boiſ-

ſons, &c. & que l'humeur laiteuſe, mêlée avec celle de la ſueur qui, dans ces circonſtances, ſur-tout chez les femmes qui ne nourriſſent point, eſt des plus abondantes, dilate l'extrêmité des vaiſſeaux capillaires, & ſouleve l'épiderme, dont les pores ne répondent pas toujours parfaitement à ceux du corium : delà l'iſſue de cette humeur eſt empêchée & forme *exanthemes*.

Le millet ou la fievre miliaire, chez une femme en couche, n'eſt rien autre choſe qu'une forte tranſpiration chargée d'humeur laiteuſe, n'importe quelle en ſoit la cauſe : quelle provienne ou de médicamens échauffans, ou de la chaleur du lit & de l'appartement, ou de celle de l'atmoſphere ; pourvu qu'une femme en couche ſue, l'éruption eſt inévitable, & ne manque jamais ; tandis que dans toutes les maladies connues, même celles

où la tranſpiration eſt fort abondante, il ne ſe manifeſte aucune ſorte d'éruption miliaire, ſi l'on en excepte quelques fievres malignes ou la miliaire eſſentielle : encore chez celle-ci, l'éruption ſe manifeſte-t-elle ſouvent ſans la moindre apparence de ſueur.

Ce qui prouve encore que cette excrétion n'eſt point une criſe eſſentielle par cette voie, c'eſt que l'on peut combattre indiſtinctement & indifféremment avec tous les remedes connus, les différens ſymptômes qui accompagnent la miliaire des femmes en couche, ſans qu'il en puiſſe réſulter aucun effet ſenſible qui ſoit relatif à cette éruption ; ce que l'on ne feroit pas impunément, ſi on vouloit tenir une conduite ſemblable dans la miliaire eſſentielle, ou même lorſque l'excrétion de l'humeur laiteuſe ſe fait par les voies naturelles ;

c'eſt ce que je me réſerve de prouver par des faits authentiques.

La miliaire, chez les femmes en couche, n'a jamais lieu qu'au préalable une tranſpiration abondante ne l'ait annoncée : c'eſt elle qui précede l'éruption & qui la produit en en charriant la matiere; auſſi ſa préſence s'annonce-t-elle, d'une maniere non équivoque, par un aigre qui ſe fait ſentir; je ne dis pas ſeulement dans le lit d'une malade, mais dans tout ſon appartement; aigre dont les principes s'exaltent à raiſon du degré de chaleur & de fermentation.

L'éruption miliaire des femmes en couche n'a nulle ſorte de type dans ſa marche, ni même de tems marqué pour ſon invaſion, non plus que pour ſa terminaiſon. Tout dépend du moment où la tranſpiration s'établit; car pour d'appareil ſymptomatique qui l'annon-

ce, il n'en exiſte point : il ſe manifeſte bien quelques ſymptomes généraux de putridité, de malignité, d'inflammation même, qui annoncent que le reflux de l'humeur laiteuſe ſe fait dans toute la machine, par la ſuppreſſion d'ailleurs de cette excrétion & de celle des lochies qui a lieu en même tems. Quelques ſymptomes particuliers décelent les viſceres, les organes qui en ſont menacées ; la peau elle-même en préſente qui lui ſont propres, tels que la ſueur, la chaleur, un prurit fort incommode & preſque univerſel, quelques taches rouges, & enfin des véſicules criſtallines ou miliaires.

Ces véſicules miliaires ſont d'une trop mince importance pour fixer l'attention d'un Praticien. De deux choſes l'une : ou l'éruption ſe fait tranquillement & ſans tumulte, ou elle eſt précédée &

accompagnée des ſymptomes les plus graves. Dans le premier cas, toutes les excrétions ſe font à peu près bien partout ; c'eſt un moyen de plus dont la nature auroit pu ſe paſſer, mais dont elle ſe ſert pour décharger plutôt la maſſe générale. Il y a certaines femmes chez leſquelles le lait eſt ſi abondant que tout ne peut point ſortir par la vulve & par les ſeins : la fievre de lait, chez elles, eſt plus longue ; les ſeins ſont gonflés, la vulve eſt conſtamment humide ; cependant les excrétions qui ſe font par ces deux voies, ne ſuffiſent pas pour abſorber toute la quantité de lait qui roule dans les vaiſſeaux ; une partie eſt pouſſée par le mouvement ſiſtaltique du ſyſtême vaſculaire, à la périphérie du corps. Les femmes ſuent beaucoup, & le réſultat de cette ſueur eſt une éruption miliaire, que j'ai même obſervée

maintefois chez les femmes groſſes ; mais plus ſouvent cependant, & d'une maniere plus marquée, après l'accouchement ; & cela parce que la ſueur eſt plus copieuſe, & que le lait lui-même eſt en plus grande quantité. La fievre, ſi elle exiſte, eſt légere ; elle n'eſt autre choſe que la fievre de lait prolongée ; & elle n'exige pas d'autre traitement : tout conſiſte dans le régime qui eſt abſolument le même. Dans l'autre cas, la choſe eſt tout à fait différente ; elle mérite la ſagacité & toute l'attention d'un homme inſtruit : ce ſont les vaiſſeaux de l'utérus qui ſont gorgés de l'humeur laiteuſe, des lochies puriformes, par le reſſerrement ſpaſmodique de leurs propres bouches ; toutes ces humeurs ſtagnent, croupiſſent, ſe corrompent ; & les particules putrides ſont reſorbées par les vaiſſeaux capillaires, &

portées, par le moyen de la circulation, ſur quelques parties eſſentielles à la vie: delà les ſymptomes les plus gravés, & qui ſont relatifs, non-ſeulement à la cauſe matérielle, mais encore à la nature des organes affectés; &, comme il eſt de la loi des fluides de ſe porter où il y a moins de réſiſtance, ce ſera l'organe naturellement le plus foible, ou accidentellement affoibli auparavant; de ſorte que, ſi c'eſt le cerveau, il en réſultera tous les ſymptomes d'une apoplexie laiteuſe; ſi ce ſont les poumons, ce ſera une péripneumonie: ainſi des autres. Mais il n'eſt pas poſſible d'imaginer que l'humeur laiteuſe ſe porte au cerveau, à la poitrine, &c. ſans qu'une partie de cette même humeur ne ſe dépoſe, chemin faiſant, à la peau ou ailleurs: il n'y a point de conduits particuliers pour la tranſporter à chaque

organe.

organe. Il eſt indubitable que tout le déſordre qui s'obſerve dans l'économie animale, ne peut avoir lieu, ſans qu'une partie de l'humeur laiteuſe ne ſe ſoit dévoyée çà & là, & la diverſité des ſymptômes décele ſa préſence en différens endroits. J'ai eu occaſion d'obſerver tous les jours l'humeur laiteuſe porter ſes coups & les partager ſur différens organes en même tems. D'ailleurs, hors de ſes propres couloirs, elle eſt bientôt viciée ; une fois altérée, elle dénature les autres humeurs qui s'entrouvent preſque toutes, plus ou moins imprégnées, & dont l'altération ſe manifeſte enſuite par les différens effets qui en réſultent. Il n'eſt plus étonnant alors que la peau s'en reſſente, comme toutes les autres parties, même beaucoup plus à raiſon de ſa ſurface ; mais on ne doit pas pour cela s'en occuper

davantage : au contraire, il faut en faire abſtraction pour s'attacher entierement à la nature des ſymptomes qui ſont d'autant plus graves, qu'ils ſont très-rapides & qu'ils ne tendent à rien moins qu'à ſuffoquer les principes de la vie : auſſi l'apparition de la miliaire, ou ſon abſence, ſont-elles parfaitement nulles à mes yeux. L'éruption miliaire ne m'a jamais dérangé dans l'application des différens moyens curatifs que la nature des accidens m'a dictés.

Il n'y a point de fievres de femmes en couche qui, pour peu qu'elles ſoient graves ou de durée, ne ſoient accompagnées de ſueurs plus ou moins abondantes ; & il n'y a point de ſueur qui ne ſoit alors ſuivie d'éruption miliaire. La fievre de lait une fois prolongée au-delà de ſon terme ordinaire, dégénere ſouvent en fievre putride & maligne,

qui se trouve alors accompagnée d'éruption miliaire. L'état des premieres voies, la constitution physique de l'individu déterminent son caractere principal. Comme le propre de la fievre est de supprimer toutes les secrétions, celle-ci (la fievre de lait) supprime, pour peu qu'elle soit forte & durable, les évacuations puriformes, l'humeur laiteuse elle-même. Toutes ces humeurs étant une fois arrêtées dans leur cours, redondent dans toute la machine & produisent nécessairement pléthore: delà tous les accidens qui en découlent & qui deviennent cause aussi à leur tour. En effet, c'est alternativement cause & effet; c'est un cercle dont le premier & le dernier point se touchent. La fievre supprime les secrétions, confond par-là toutes les humeurs; & de leur confusion, il résulte un désordre général

dans toute l'économie animale, une fermentation qui conſtitue enſuite tout l'appareil ſymptomatique d'éruption, de putridité, de malignité, d'inflammation, &c. Dans le plan curatif, je n'ai nulle ſorte d'égard à l'éruption; je dirige mes vues du côté des excrétions ſupprimées qui y donnent lieu; j'ai la plus grande attention à l'importance des organes affectés, à la gravité des ſymptomes, à leur rapidité, & jamais aux éruptions. Il y a plus : c'eſt que ſouvent dans ces ſortes de maladies, il ſe joint des ſymptomes inflammatoires à ceux de putridité; ſymptomes même que l'on eſt obligé de combattre, mais dont on ne fait point pour cela une maladie eſſentielle, parce qu'une fois victorieuſement combattus, on revient à la maladie principale pour laquelle on ſuit une marche réguliere & que l'on n'avoit

négligée que pour le moment. Si un ou plusieurs symptomes qui annoncent l'inflammation & que l'on combat avec des remedes qui leur sont propres, ne sont pas décorés du nom d'essentiels, ni considérés comme tels, *à fortiori;* ne faut-il pas le donner à une éruption qui n'indique ni ne contre-indique le traitement dicté par le caractere principal de la maladie.

C'est un très-grand malheur en médecine que de vouloir s'établir des systêmes, des genres de maladie particuliers. J'ai observé maintefois que des Chirurgiens qui exercent la Médecine sans la savoir, & que de jeunes Docteurs, qui ne sont pas encore Médecins, prenoient les éruptions miliaires des femmes en couche pour des maladies essentielles, se conduisoient en conséquence, dirigeoient tous leurs soins du côté de

l'éruption, négligeoient le vrai caractere, le génie essentiel de la maladie ; & les malades périssoient ou de fievres putrides, malignes, ou d'inflammation, ou de dépôts laiteux dont leur traitement pour la fievre miliaire ne faisoit qu'accélérer la marche perfide qui conduit au tombeau. Il n'y a point de Praticien, un peu exercé, qui n'ait été dans le cas d'observer comme moi, la multiplicité de pareils malheurs. Il y a même des Médecins, d'ailleurs instruits, qui, parce qu'ils croient appercevoir un génie particulier de maladie, font un traitement relatif, procedent même avec ordre d'après leurs principes, & tuent leurs malades avec méthode. Il est sans doute plus simple de se créer une maladie & de la voir où elle n'est pas : la méthode de traiter devient toujours la même ; mais en est-elle plus sûre ?

Pourquoi chercher à multiplier le nombre des maladies ? n'eſt-il pas déja aſſez conſidérable pour le malheur de l'eſpece humaine ? Prendre un ſymptome pour une maladie, n'eſt-ce pas en augmenter le nombre ? Oui ſans doute ; & c'eſt ajouter de nouveaux accidens, qui ſouvent ſont beaucoup plus graves que ceux de la maladie eſſentielle ; car enfin traiter une maladie qui n'exiſte point, & ne point traiter celle qui exiſte, c'eſt le comble de l'ignorance la plus perfide pour les malades : ajoutez que les remedes mis en uſage pour la prétendue maladie, ſont le plus ſouvent contraires à la maladie réelle. Cependant, il faut en convenir à la honte des Médecins, ces malheurs-là ne ſont que trop communs : il y a heureuſement des êtres privilégiés qui, par leur bonne conſtitution, échappent à tant de dangers.

La fievre miliaire, conſidérée ſous l'aſpect général, eſt une maladie fort ancienne. Depuis Hyppocrate juſqu'à nos jours, il n'y a point de Médecins qui, en traitant des fievres *mali moris*, n'aient fait mention de celle-ci ; les uns comme fievre ſymptomatique, les autres comme fievre eſſentielle. Ce n'eſt cependant qu'en 1655, à l'époque de l'épidémie arrivée à Leipſick, qu'elle a fixé l'attention de tous les Médecins, ſans pour cela leur donner une maniere de voir uniforme & la même ſur le vrai caractere de cette maladie. Si l'on conſulte tous les Auteurs qui en ont traité, l'on ſera beaucoup plus perplexe après la lecture qu'auparavant. Il y en a qui la conſiderent comme eſſentielle ; d'autres comme ſymptomatique : beaucoup la confondent avec certaines éruptions produites par la ſueur ; quelques uns

avec

avec le pourpre; d'autres enfin avec les pétéchies; de ſorte que l'incertitude ſur la vraie nature de cette maladie eſt infiniment plus grande avant qu'après la lecture de tous ces Auteurs. Dans un pareil conflit d'opinions, quel parti prendre? quel jugement prononcer? que faire enfin? Le parti le plus ſage, ſans doute, eût été d'extraire les différens paſſages de tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere; mais ç'eût été un travail faſtidieux, trop long & rebutant pour le Lecteur. J'ai cru plus ſimple d'indiquer ſeulement les différentes ſources, afin que le Lecteur puiſſe y aller puiſer quelques connoiſſances, ou plutôt des doutes d'après leſquels il pourra fixer ſa maniere de voir, ſi nous ne pouvons la déterminer par cet Expoſé.

HYPPOCRATE, *de Morb. vulg. lib. I, sect. 3. Ibid. lib. II, sect. 1. Ibid. lib. II, sect. 3.*

CELS. *lib V, cap. 28.*

ÆTIUS, *serm. 5, cap. 129.*

FERNEL, *Univ. Medic. lib. VII, cap. 5, p. 242.*

SENNERT, *tom. III, lib. V, cap. 22.*

RIVIERE, *Prax. Medic. lib. XVII, sect. 3, cap. 1.*

HALY—*Abbas Reg. Dispos. Theoric, lib. VIII, cap. 14.*

FRANÇOIS VALESIUS, *in Hypp. de morb. vulg. comm. lib. II, sect. 3.*

PIERRE FORESTUS, *Obs. 59, p. 205, lib. VI, vol. I, de Purpura intùs repercussa. Obs. 60, de Purpura papulas rubentes habente. Obs. 61, de Muliere sudamina habente, & à medicastris malè tractatâ, undè tamen mors subsecuta est.*

BAILLOU, *Epid. & Eph. lib. II, p. 202. Constitutio Autumnalis. A. D. 1577.*

GOTTOFREDUS VELSCHIUS *Lipsiensis Chirurg. & Anatom. Profess. publ. Hist. Med.*

puerperarum morb. continens, qui ipsis der frierſil dicitur, & (febris eſt maligna miliaris). Lipſ. 1655.

Juſques-là les différens Auteurs ci-deſſus cités & autres n'en avoient parlé qu'imparfaitement & comme *per tranſennam*: la deſcription qu'ils en avoient donnée n'étoit pas exacte. Le ravage que cette maladie fit à Leipſick & dans toute l'Allemagne, fut l'époque des lumieres acquiſes ſur le génie de cette maladie, qui commença à porter ſes coups perfides ſur les femmes en couche, ſans diſtinction d'âge ni de condition.

CHRIST. JOHANIS LANGII, *Prax. Medic. cap.* 13, *de Febribus, ſect.* 9, *de purpurâ, & tom. III, pag.* 351.

GEORG. HYERONYM. VELSCH, *curat. Med. Decad. J. curat. ij febris coccinea in puerpera.*

CAROL. RAYGER, *in miſ. natur. cur. ann.*

tertii de febre maligna cum exhanth. miliar. obſ. 281.

MICH. ETMULLERI OPER, *Med. Theoret. pract. tom. II, cap.* 17, *art.* 3, *p.* 1047, *de Purpura ſeu Febre miliari puerperarum.*

JOS. NICHOL PÉCHLIN, *Obſ. phyſ. med. lib. II, obſ.* 19, *exanthemata cum & ſine febre.*

SYDENH. SCHED, *Monit. de novæ febris ingreſſu.*

DAVID HAMILTON, *de Febre Miliari.*

BOETTIGERI. *Diſſert. de purpura rubra epidemica.*

J. WHITE, M. D. *directa ſanguinis miſſione.*

JUNKER, *conſp. medicin. tab.* 74.

ALLEN, *Synops, art,* 1497.

FULLER, ſur les Fievres, éruptives, la Fievre pourprée, p. 130, la Fievre milliaire, p. 157.

FABII *Columna, Opuſcul. de Purpura cum adnotation. John. Daniel. major. Kiliæ, anno* 1675, *pag.* 10.

Append. ad decad. III ann. 3, 4, 5, 6, *&c. Lucæ Schsvekii conſtitutio epidemica au-*

guſtana anni 1696, 1697, 1698, 1699.

GEORG. WOLFEN VODEL, *Diſſert. in augur. med. de Purpura puerperarum.* 1690.

GUSTAV. CASIMIR. GALSRLIEP. *conſtitutio epidem. Berolinen. ann.* 1694.

Conſtitutio epidemica. Uratiſlav. ann. 1700, *p.* 334.

JOH. PHILIP. CYSEL, *Diſſert. in augur. med. de Febre purpurata. Erfuſti, ann.* 1702.

Act. curioſ. app. ad vol. 6, *p.* 43, *Grunvald Joſephi Hiſt. febr. miliar. anni* 1733, 1734, *in celſiſſimo Alpi.*

Commercium litterarium, ann. 1735.

JACOBI SMITTE *Diſſert. in augur. de febre miliari, vetero pragæ* 1740.

Académie des Sciences, Mem. ann. 1747.

LAURENT. GRUBER. *Diſſert. de febre acuta epidem. exanthemato dyſſenterica. Baſileæ,* 1747.

JOH. GEORG. GMELINI *Diſput. de feb. mil. Tubingæ,* 1752.

PINARD, Diſſert. ſur la fievre mil. maligne. Rouen, 1747.

PINIARD, Hiſt. de la maladie épidém. qui déſola Rome en 1753.

MISCELLAN, *nat. curioſ. Decad. III, ann. 5 & 6 app. p. 132 Roſini centilii. Parallelis ad obſervat. in ann. III dec. 1 eph. curioſ. contentas.*

SCHOLION, *ad obſervat. CCVI, ann. VII & VIII dec. III eph. nat. cur.*

Obſerv. CCVI, ann. VII & VII, de febre maligna miliari, dec. III, eph. nat. cur.

Acta Medicor. Berolinen, dec. 1, vol. 2, pag. 1.

HOFFMAN, *de febre purpur. rubra & alba miliari, tom. II, ſect. 1, cap. 9, p. 68.*

Eſſai d'Huxam ſur les fievres, ſur les maux de gorge, &c.

MEAD, *monita medica.*

WANSVIETEN, ſur les Commentaires de Boerrhaave, ſect. 723, 982.

ANTOINE DEHAEN, *Tract. de feb. diviſionibus.*

STORCK, *bienn. medicum.*

HEISTER, *Obſ.* 183, 356, 475, 584.

PRINGLE, ſur les maladies des armées.

Eſſai de Médecine d'Edimbourg.

RICHARD MANNINGHAM, ſur la fébricule, p. 116.

PUZOS, Traité des accouchemens.
FANTON, *Dissert. de febr. miliar.*
COLLIN, *Dissert. de febr. miliar.*
FISCHER, *de febr. miliar.*
QUESNAY, Traité de la saignée, p. 346.
LEVRET. l'Art des accouchemens.
SAUVAGES, Nosolog. méthod. tom. II, pag. 400, &c. Cet Auteur célebre en établit une infinité d'especes : il en fait autant d'especes différentes que l'on a observé de diversité dans les symptômes qui ont accompagné & qui accompagnent tous les jours ces sortes d'éruptions.
ALLIONIUS, *Tact. de miliarium progressu.*
LIEUTAUD, *Synops univers. prax. med. febr. miliar. puerper. pag.* 176.
J. FORDICE, *Historia febr. miliar.*
BAKER, Observ. sur la fiev. mil. épidém.
GLASS, Comment. sur les fievres, p. 170.
DENMAN, sur la fievre des femmes en couche.
JOHNSON, Art des accouch. p. 366.
SMELIE, Art des accouch. vol. I, p. 240.
HALLER, Physiologie.
BROCKLESBY, Observ. & Recherch. de med. vol. IV, p. 29.

Buchan, Med. domeſt. p. 244, 574.
Loob, pratiq. de Med. vol. II, pag. 131.
Brookes, pratiq. de Med., vol. I, p. 181.
Macbride, Eſſais d'expér. p. 192.
Lind, ſur les fievr. p. 86, 106.
Etherington, Précautions générales dans les fievres, chap. 5, p. 50.
Wall, Hiſt. de mal de gorge ulcéré, *med. muſeum, vol. p.* 119.
Bonté, Journal de Médecine, tom. VI.
Home, *Principia med. ſect. IV, p.* 168.
Debrest, Journal de med. tom. XIX.
Deplaigne, Journal de med. tom. XXIII.
Boyer, Méthode à ſuivre dans les différentes épidémies.
Van-Mittag-Midi, Journal de med. tom. XXXII.
Buccholsen, Gazette de Med. n. 14, ann. 1773.
Planchon, Diſſert. ſur la fievre mil.
Avis à mes Concitoyens, ou Eſſai ſur la fievre miliaire (Je l'ai donné à la fin de 1772).
Burton, Syſtême nouv. & compl. de l'art des accouch. Comment. par M. Lemoyne D. M. P. tom. II, n. 59, p. 511.

CH. WITHE, Avis aux femmes enceintes, p. 252.

Il y a sans doute plusieurs autres Médecins que ceux ci-dessus cités, qui ont fait quelque mention de la fievre miliaire; mais ils ne sont point venus à notre connoissance. De tous ceux dont je viens de parler, *Ch. Wite* est celui de qui la doctrine est la plus conforme à la mienne sur la fievre miliaire des femmes en couche: les passages suivans, extraits de cet Auteur anglois, viennent à l'appui de tout ce que j'ai avancé sur le génie de cette maladie (*a*). Voici comme il s'explique : « Je ne doute au-
» cunement qu'un mauvais traitement
» ne puisse engendrer la fievre miliaire,
» de même que les autres fievres pu-

(*a*) Avis aux Femmes enceintes & en couche, &c. traduit de l'anglois de Charles Wite, p. 268 & suiv.

» trides. Le Docteur *Shebbeare*, qui
» n'eſt cependant pas partiſant du ré-
» gime rafraîchiſſant, dit que le moyen
» le plus efficace eſt de ſoutenir la
» chaleur vitale par des remedes très-
» doux, & employés uniformément ;
» ou bien que l'éruption miliaire peut
» être plutôt un ſymptome du Médecin
» que de la maladie ; qu'il eſt à craindre
» que quelques-uns ne ſoient parvenus,
» par une mauvaiſe pratique, à engen-
» drer les fievres miliaires, & n'aient
» merité par-là d'être appellés, pour
» ainſi dire, des *Manufacturiers* de
» cette maladie ; que la ſueur augmen-
» tée, ainſi que la chaleur longtems
» entretenue, lui donnent ſouvent naiſ-
» ſance.

» Ce que je vais rapporter pourra
» ſervir à prouver l'aſſertion de ce
» Docteur & la mienne.

» Lorſque je commençai à pratiquer
» les accouchemens, un Accoucheur
» qui n'exiſte plus à préſent, étoit de-
» puis long-tems en poſſeſſion d'une
» grande pratique parmi les femmes de
» toutes conditions, & l'on peut dire
» qu'à d'autres égards, ſa pratique
» étoit aſſez heureuſe; mais les femmes
» qu'il ſoigna, furent, en grand nom-
» bre, attaquées de la fievre miliaire,
» dont pluſieurs périrent, & plus par-
» ticuliérement celles qui apparte-
» noient à nos principaux Commer-
» çans; enſorte que cette maladie ſe
» répandit tellement dans le voiſinage,
» & même dans les différentes parties
» de cette Province, & y fit tant de
» ravages, qu'elle en acquit le nom de
» fievre de *Manchester*.

» La méthode de cet Accoucheur
» conſiſtoit à entretenir ſes malades dans

» la plus grande chaleur, & tellement
» enfermées que la moindre haleine
» d'air pouvoit à peine pénétrer dans
„ leur appartement. Il les faiſoit ſuer,
„ en les gouvernant ainſi, pendant
„ pluſieurs jours qu'il les retenoit dans
„ leur lit; &, de plus, il leur y faiſoit
„ garder une poſition horiſontale. Dans
„ le même eſpace de tems, & dans la
„ même Ville, d'autres Praticiens, qui
„ ſuivoient un plan différent, ne ren-
„ contrerent pas la même fievre.

„ Mon pere m'apprend qu'il a ſoigné
„ la troiſieme femme d'un homme qui
„ avoit perdu ſes deux premieres par
„ la fievre miliaire, dont elles furent
„ attaquées dans leurs premieres cou-
„ ches. Cette femme, très-alarmée du
„ ſort malheureux de celles qui l'a-
„ voient précédée, s'obſervoit conti-
„ nuellement dans les jours qui ſuivi-

„ rent ſon premier accouchement, &
„ elle examinoit ſans ceſſe s'il ne ſe
„ manifeſtoit pas ſur ſa peau une érup-
„ tion, ce qui arriva en effet. Cette
„ découverte la jetta dans une très-
„ grande inquiétude. Elle rendit une
„ quantité conſidérable d'urines pâles.
„ Mon pere & un autre Médecin qui
„ fut alors appellé, l'aſſurerent que
„ ſon éruption ne ſeroit accompagnée
„ ni de fievre, ni d'aucun danger; &
„ que ſi elle vouloit reprendre coura-
„ ge, & ne s'abandonner à aucune
„ crainte, & obſerver un régime ra-
„ fraîchiſſant, il n'y avoit aucune ſuite
„ fâcheuſe à redouter. Elle ſuivit ces
„ conſeils & recouvra en peu de tems
„ une parfaite ſanté. Je laiſſe à juger au
„ Lecteur quelle influence peut avoir
„ la crainte, en pareil cas. Mon pere
„ m'a aſſuré que, de toutes les femmes

„ en couche qu'il a ſoignées depuis le
„ moment de leur accouchement, celle-
„ là eſt la ſeule qui ait eu une éruption
„ miliaire ».

Pour répondre au programme propoſé par la Faculté de Paris, je diviſerai cette diſſertation en autant d'articles qu'il contient de propoſitions; & je ferai tous mes efforts pour mériter les ſuffrages d'une Compagnie dont le jugement favorable me flatteroit infiniment plus que le prix lui-même.

Je ſupplie la Compagnie ſavante qui doit me juger, de vouloir bien faire attention, avant de prononcer, que ce foible Eſſai n'eſt point un ouvrage didactique; qu'il eſt le réſultat de ma propre expérience, & que je ſuis ſimple Hiſtorien des faits que j'ai eu occaſion de voir & de vérifier. Pour me garantir de toute eſpece de prévention, j'évite-

rai, autant que faire ſe pourra, les citations, les autorités des Auteurs même les plus célebres, quoiqu'elles puiſſent être du plus grand poids en faveur de l'opinion que j'embraſſe; & je n'adopterai des opinions des autres, que celles qui ſeront conformes à ce que m'a appris ma propre expérience: enfin toute ma diſſertation ſera calquée & appuyée ſur l'obſervation clinique.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA
FIEVRE MILIAIRE
DES FEMMES EN COUCHE.

ARTICLE PREMIER.

Deſcription de la Fievre Miliaire des Femmes en couche, de ſes ſignes & de ſes ſymptomes.

LA fievre miliaire des femmes en couche eſt ainſi nommée, parce qu'à des ſueurs abondantes ſuccede une érup-

tion de petites puſtules ou véſicules, rouges chez certaines femmes, blanches chez d'autres, qui ſe manifeſtent ſur toute la ſurface du corps; & que ces petites véſicules reſſemblent à un grain de millet.

Sans avoir égard à toutes les diſtinctions qu'il a plu à différens Auteurs de donner à cette maladie, en la diſtinguant en eſſentielle, en ſymptomatique; en ſporadique, en idiopatique; en bénigne, en maligne; en ſimple, en compliquée; en vraie, en fauſſe; en complete, en incomplete; en endémique, en épidémique; en contagieuſe, en non contagieuſe; &c. je n'en conſerverai que deux, qui ſe trouvent d'ailleurs conformes à ma maniere de voir; qui ſont la bénigne ou ſimple, & la maligne, putride ou compliquée.

De la Fievre Miliaire ſimple ou bénigne.

La fievre miliaire ſimple ou bénigne eſt, à proprement parler, la fievre de lait prolongée. Les femmes ſe plaignent d'un léger malaiſe, de chaleur à la peau & d'une démangeaiſon preſqu'univerſelle : la vîteſſe & la force du pouls ſont un peu augmentées : la peau s'humecte d'abord légérement ; enſuite arrivent des ſueurs abondantes ; & toute la ſurface du corps ſe trouve couverte de petites véſicules cryſtallines rouges ou blanches, & ſouvent mixtes ; c'eſt-à-dire, qu'autour du cou, par exemple, il y en a de rouges, & de blanches ſur la poitrine, au dos, aux reins, &c. Le pouls eſt plein & vîte ; mais ſouvent ce n'eſt qu'un mouvement fébrile aſſez léger qui accompagne cette éruption : ſouvent auſſi la chaleur, la ſoif & la fievre ſont fortes ; mais de peu

de durée : la tête eſt lourde ; les malades ſe plaignent quelquefois de douleurs de tête aſſez aiguës, de ſerremens dans les tempes, même de quelques élancemens. Il y a auſſi quelques anxiétés præcordiales, des oppreſſions plus ou moins fortes : les urines ſont en général aſſez rares, tantôt crues & limpides, tantôt troubles & chargées. Le bas-ventre eſt mollet, les parties naturelles ſont plus ou moins humectées ; la peau eſt âpre, rude & toujours mouillée ; la langue eſt ſale, mais preſque toujonrs humide : enfin le tout ſe paſſe avec aſſez de calme pour n'exiger que de légeres précautions qui ſe bornent à un régime plus ou moins ſévere, ſuivant l'intenſité des accidens, à l'uſage de quelques boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes ; enfin à prévenir l'impreſſion ſubite d'un air froid.

Le volume de l'humeur laiteuſe une fois abſorbé ou diminué, tant par le régime que par les différentes voies de dépuration, tous ces petits accidens tombent en ſept ou neuf jours, & ſouvent moins; la malade reprend ſa gaieté naturelle; la tête, de nébuleuſe qu'elle étoit, devient tout à fait lucide; l'appétit revient, & le juſte équilibre ſe rétablit dans toutes les fonctions; la peau tombe en écaille; enfin les femmes font, ce qu'on appelle, peau neuve.

L'éruption miliaire peut avoir lieu chez les femmes en couche, ſans que celles-ci aient le moindre mouvement fébrile: il ſuffit pour cela qu'elles accouchent dans un climat chaud ou dans une ſaiſon brûlante; & pour peu qu'avec l'une ou l'autre de ces conditions, elles reſtent quelque tems au lit, & qu'elles y faſſent uſage de quelques boiſſons

chaudes, la diaphoreſe s'établit tout naturellement, & delà l'éruption miliaire. Le ſeul moyen, dans l'un ou l'autre cas, de prévenir cette éruption, conſiſte à entretenir la température de l'athmoſphere plus froide que chaude, à donner à froid des boiſſons antiphlogiſtiques, & à obſerver un régime analogue. Par ces moyens & autres ſemblables, on empêchera, on préviendra enfin une tranſpiration qui eſt toujours ſuivie de l'éruption miliaire; car l'une ne peut pas avoir lieu ſans l'autre : c'eſt l'ombre & le corps.

De la Fievre Miliaire compliquée, ou de la putride maligne.

Il arrive quelquefois que, ſi-tôt l'accouchement fini, l'accouchée éprouve des ſentimens alternatifs de froid & de

chaud, des horripilations, du friſſon même, auxquels ſuccedent une chaleur décidée & fort conſidérable, une forte fievre, des douleurs de tête lancinantes; la ſoif ſe met de la partie; la langue eſt ſeche & aride : tous ces accidens augmentent encore d'intenſité à l'époque de la fievre de lait. Les premieres lochies n'ont que très-peu coulé; les ſecondes point du tout : le lait monte bien aux mamelles, ou il s'y grumele, ou il ſe porte dans différentes parties; mais il ne deſcend pas aux parties naturelles. Les redoublemens ſont fréquens; la chaleur intérieure ne cede en rien à celle de la peau, qui enſuite ſe couvre d'une ſueur abondante qui ſent l'aigre, & d'une éruption miliaire la plus complete. Les moyens que l'on emploie pour diminuer tous ces accidens, y ajoutent au contraire beaucoup : la chaleur, la

tranſpiration & le millet ſont favoriſés, provoqués même par les couvertures dont on aſſomme communément les malades; par un trop grand feu que l'on tient allumé nuit & jour, & ſouvent dans une chambre que l'on a le plus grand ſoin de fermer hermétiquement; par l'uſage des boiſſons diaphorétiques; par l'abus enfin de différens cordiaux, tels que le vin, &c. Tous ces moyens, loin de remplir le but propoſé, produiſent au contraire un effet diamétralement oppoſé à celui qui eſt indiqué : ils prolongent & augmentent la fievre & la vîteſſe du pouls; par conſéquent la chaleur & la fievre, & les ſuites néceſſaires, telles que la ſoif, la conſtipation & la ſuſpenſion de toutes les ſecrétions : ils alkaliſent toutes les humeurs par l'état d'orgaſme où ils les jettent, & ne font par-là qu'accélérer leur tendance déja préexiſtante à la putridité. Si

Si je dis deux mots des moyens que le préjugé & l'ignorance administrent pour combattre les accidens ci-dessus détaillés, c'est que je les considere comme des symptomes, comme de nouveaux accidens ajoutés aux premiers, & beaucoup plus funestes.

Chez certaines femmes, la maladie est plus lente à parcourir ses périodes : c'est d'abord la fievre de lait qui commence, sans apparence insidieuse ; elle se prolonge au-delà du terme. Les accidens qui existoient continuent même avec plus de vigueur ; il s'y en joint de nouveaux qui commencent à donner l'alarme. Les malades se plaignent d'une odeur fœtide qui les empoisonne ; elles ont des nausées fréquentes, des vomissemens d'une bile, tantôt noire ou couleur de café, tantôt verte & érugineuse : la diarrhée se met de la partie, & les selles sont

quelquefois ſi copieuſes & ſi putrides, qu'elles exalent une odeur infecte par toute la maiſon; les ſueurs ſont abondantes & d'un aigre inſupportable; la peau eſt toute couverte de véſicules cryſtallines miliaires, blanches ou rouges, & quelquefois de l'une & l'autre qualité à la fois; c'eſt-à-dire, que la baſe eſt rouge, & le grain miliaire blanc. Ces véſicules ſe manifeſtent d'abord le long du cou; enſuite à la poitrine, le long des reins, & finiſſent enfin par gagner toute la ſurface du corps.

Quelquefois les malades ſe plaignent de coliques; elles ſont tourmentées par des épreintes continuelles: leur teneſme eſt même accompagné de météoriſme & de douleurs dans toute la région du bas-ventre, & cela peu de tems après leur délivrance: elles ſe plaignent en outre de douleurs de tête ou de poitrine

fort aiguës. La toux, les oppreſſions, les douleurs de dos ſe mettent de la partie; la tête eſt nébuleuſe & fort embarraſſée; le viſage eſt enluminé; la langue eſt ſeche, noire dans le milieu, & jaune ſur les côtés; la parole eſt breve; les yeux ſont hagards; la bouche eſt mauvaiſe, & la racine des dents ſe trouve le plus ſouvent encroutée d'une matiere noire & putride; le pouls eſt plein & vîte d'abord, enſuite petit & vîte; la reſpiration eſt difficile, même ſingultueuſe; les anxiétés précordiales augmentent. Il y a enſuite une proſtration totale des forces de corps & d'eſprit: les évacuations n'ont que peu ou point eu lieu; une ſueur colliquative, qui s'eſt manifeſtée dès le commencement, continue juſqu'à la fin, & précipite d'autant plus promptement les malades dans l'affaiſſement. L'éruption paroît d'abord

par conſtellation çà & là, enſuite devient univerſelle; les urines ſont en petite quantité, de couleur brune, & recouvertes d'une pellicule graſſe; l'odeur en eſt infecte, ainſi que celle des autres excrétions, qui ſont d'ailleurs très-peu de choſe. Le pouls change ſouvent; tantôt fort & vîte, tantôt petit, ſerratil & fréquent: quelques intermittences ont lieu de tems en tems; enſuite les ſoubreſauts ſe manifeſtent, ainſi que le délire, qui, dans le cours de la maladie, s'eſt montré d'abord par de ſimples rêveries, par des aberrations qui, ſur la fin, dégénerent en délire furieux. Les pétéchies ou taches pétéchiales ſe mettent auſſi de la partie; les ſueurs froides, le hoquet, les convulſions, &c. ſurviennent; & le concours de tous ces ſymptomes conduit promptement les malades au tombeau. La putréfaction

s'empare ſur le champ des cadavres.

Ces fievres ſont jugées quelquefois en trois jours, fréquemment en dix ou quatorze, ordinairement en vingt-un, & c'eſt la terminaiſon la plus heureuſe; quelquefois elles vont juſqu'au quarantieme jour & plus. Alors, ſi les malades ne ſuccombent pas à leur état d'épuiſement, leur convaleſcence eſt longue, ennuyeuſe & dégoûtante par les récidives de fievre auxquelles la moindre faute commiſe contre le régime les expoſe.

Le tableau que je viens de tracer de tous les ſymptomes de cette maladie, eſt ſans doute effrayant; mais il ne faut pas croire que tout cet appareil formidable exiſte chez une même malade: en général, il n'y en a qu'une partie; chez les unes d'une maniere, & chez les autres d'une autre. Ce n'eſt pas cependant

que je ne les aie obſervés tous réunis chez une même femme, c'eſt-à-dire, que je les ai vus ſe ſuccéder les uns aux autres; parce qu'il n'eſt pas poſſible d'admettre la conſtipation & le dévoiement à la fois. Alors, quand cette réunion de ſymptomes a lieu, le danger eſt d'autant plus grand, & la mort preſqu'inévitable.

DIAGNOSTIC.

Le ſigne diagnoſtic s'établit de lui-même, d'après le tableau que je viens de tracer des ſymptomes : il ſe tire de la quantité des excrétions lochiales. Si elles ſont de mauvaiſe couleur, peu conſiſtantes ou en très-petite quantité, la fievre & ſes ſuites ſurviendront à coup sûr; l'humeur laiteuſe ne ſe portera pas dans un endroit où les ſecrétions qui doivent

ſe faire naturellement n'ont pas lieu ; & *vice versâ*, ſi la chaleur & la fievre précedent l'époque de la fievre de lait, ou que celle-ci s'étende au delà du terme preſcrit par la nature, toutes les excrétions, tant de l'humeur laiteuſe que de celle des lochies, ſe ſupprimeront & ſeront refoulées dans la maſſe générale des liqueurs.

Une femme ſe plaint d'un certain embarras à la tête, de mal-aiſe général ; la fievre de lait dure plus que de coutume ; le pouls eſt plein & vîte ; les lochies coulent peu ou point ; les ſeins s'affaiſſent, & le lait ne paſſe par aucune voie ſenſible ; la peau s'humecte d'une ſimple moiteur d'abord, enſuite elle eſt couverte d'une tranſpiration plus ou moins abondante ; & de ſuite, l'éruption miliaire ſe manifeſte : cela eſt abſolument infaillible. Toutes les fois qu'une femme

en couche ſue, le millet paroît ; n'importe quelle ſoit l'époque de ſes couches, & la cauſe qui a donné lieu à cette forte tranſpiration. Si les ſymptomes qui précedent, qui accompagnent ou qui ſuivent l'éruption miliaire, ſont doux & de peu d'importance ; ce ſera la miliaire ſimple ou bénigne : ſi au contraire les ſymptomes, au lieu de ſe mitiger, vont toujours en croiſſant d'intenſité & en nombre ; ce ſera la miliaire maligne, putride ou compliquée.

PROGNOSTIC.

Le ſigne prognoſtic eſt relatif aux forces des malades, à la gravité des ſymptomes, à l'importance des organes affectés : en effet, les fonctions vitales importent plus que les naturelles, & celles-ci plus que les animales ; enfin à une

une infinité de circonſtances qui n'échappent point à la ſagacité d'un homme inſtruit & habitué à voir des malades.

Il eſt inutile d'avertir que le prognoſtic de la miliaire bénigne eſt doux & peu fâcheux à annoncer aux malades même, en ce qu'il ne peut rien produire de ſiniſtre, & que celui de la maligne eſt plus ou moins grave.

Si le pouls eſt conſtamment fort, vîte & tendu, même après l'époque de la fievre du lait paſſée, on peut annoncer une maladie grave & longue: ſi, au contraire, l'artere ſe dilate; que ſes oſcillations ſoient moins fréquentes, moins irrégulieres & moins précipitées après la fievre de lait qu'auparavant, ce ſera une miliaire ſimple.

Si aux ſueurs abondantes il ne ſuccede pas une certaine diminution dans les

ſymptomes ; qu'aucontraire ils s'aggravent, c'eſt d'un très-mauvais augure ; la colliquation & l'épuiſement ſont à craindre (*a*).

L'urine citronée, rouge, enfin chargée, n'eſt pas d'un mauvais ſigne ; la blanche, celle qui eſt bourbeuſe, enfin qui dépoſe, eſt la meilleure. L'urine crue, rare & l'impide, n'eſt pas bonne ; mais la plus mauvaiſe de toutes eſt celle qui eſt rembrunie, même noire & couverte d'une pellicule graſſe.

L'éruption miliaire complete ou incomplete ; peu de véſicules ou beaucoup ; blanche, rouge ou mixte ; tout cela eſt abſolument indifférent pour le prognoſtic & pour le traitement. Pour moi, je n'ai rien obſervé de notable à

(*a*) *Qui unà cum febre incedit ſudor, ſi eſt acuta, peſtiferus. Coac. prænot.* pag. 508.

l'un ou l'autre égard. Le tems de l'invaſion, celui de la terminaiſon de l'éruption ne ſont pas de plus grande importance, ainſi que ſon apparition ou diſparition; à moins que celle-ci ne ſoit produite par un coup d'air froid & ſubit : alors c'eſt plutôt l'hiſtoire de la tranſpiration répercutée, que celle de la miliaire rentrée.

Si les ſymptomes qui précedent, qui accompagnent ou qui ſuivent l'éruption miliaire, ſont violens, impétueux; & qu'ils produiſent un trouble conſidérable & des plus marqués dans les différentes fonctions, tels que des horripilations fréquentes, des redoublemens multipliés, des oppreſſions, des anxiétés précordiales, des douleurs de tête lancinantes, un abattement preſque univerſel de corps & d'eſprit, un pouls petit & ſerratil, des ſoubreſauts dans les

tendons; le danger eſt très-grand, & la mort n'eſt pas loin : il eſt encore d'autant plus grand & d'autant plus preſſant, que les mouvemens ſpaſmodiques & les convulſions ſe font ſentir plutôt.

Les inſomnies opiniâtres, les agitations violentes de corps & d'eſprit, & l'aſſoupiſſement comateux, cet état de ſtupeur & d'engourdiſſement d'où l'on ne peut tirer les malades, ſont également dangereux & de mauvais augure.

Le dévoiement eſt ſalutaire ou nuiſible, ſuivant ſon époque. S'il précede la fievre de lait, ou même l'accouchement, & qu'il continue après, il eſt très-dangereux; c'eſt un nouvel accident ajouté à la maladie : il porte le trouble dans les ſecrétions; auſſi eſt-il conſidéré comme ſymptomatique. S'il ſurvient à la fin du troiſieme jour, ou au commencement du quatrieme, il eſt

avantageux : il eſt conſidéré comme critique ; c'eſt une voie de décharge, de dépuration de plus que la nature s'eſt ménagée. Le premier arrive vingt-quatre ou trente heures après l'accouchement ; ou il eſt ſouvent la ſuite d'un dévoiement qui avoit lieu avant la délivrance : l'autre, au contraire, arrive le troiſieme ou le quatrieme jour après l'accouchement. Les déjections des ſymptomatiques ſont délayées, ſereuſes, grisâtres, & brunes quelquefois ; mais d'une puanteur & d'une fœtidité inſupportables : réſultat des matieres crues & indigeſtes qui ſe ſont amaſſées dans les derniers tems de la groſſeſſe. Les déjections du critique ſont louables : c'eſt une matiere cuite, digérée, jaune, & qui a de la conſiſtance ; elles donnent un petit goût d'aigre, qui annonce la

préſence de l'humeur laiteuſe qui ſe débarraſſe par cette voie.

Les taches noires & livides, les pétéchies qui paroiſſent dans cette maladie, ſont des ſymptomes mortels, ainſi que la gangrene, qui ſuccede ſouvent à l'application des véſicatoires : le dernier ſymptome cependant eſt d'un danger moins imminent.

La langue noire, jaune & ſeche; les aphtes dans la bouche; le tartre noir, dont la racine des dents ſe trouve encroutée, annoncent le plus grand danger; & un délire prochain, ſi les yeux ſont hagards, & que la langue tremblote.

Les ſueurs colliquatives, les défaillances, le pouls convulſif, le hoquet, tous ces ſymptomes ne laiſſent plus d'eſpérance pour les malades.

La conſtipation n'eſt pas dangereuſe, ſi elle n'eſt pas accompagnée de météoriſme, de tenſion, de ſenſibilité au bas-ventre : ſi au contraire ces ſymptomes s'y trouvent réunis, la malade eſt à toute extrêmité.

Les oppreſſions, les anxiétés précordiales, ſi elles ſont durables & fortes, menacent la poitrine; les céphalalgies vives, le ſerrement des tempes; la langue noire, gerſée & tremblotante; les yeux ſcintillans & humides, comme larmoyans, annoncent le délire, & menacent d'une apoplexie laiteuſe : la tenſion & la douleur de toute la région du bas-ventre annoncent tout le déſordre dont l'uterus eſt menacé, ou autre viſcere de cette capacité; les horripilations, les petits friſſons irréguliers & fréquens doivent mettre le Médecin ſur ſes gardes : c'eſt un dépôt laiteux qui ſe

mitonne dans l'un ou l'autre de ces organes. Il eſt encore d'autres petits acceſſoires ſymptomatiques qui déterminent le jugement, & qu'il eſt plus aiſé d'apprécier par ſoi-même, que de les décrire aux autres.

CAUSE.

Quoique la cauſe de tous ces ſymptomes ſoit bien connue; que l'explication de tous ces phénomenes ſoit extrêmement facile, raiſon ſans doute pour laquelle la Faculté de Paris n'a demandé aucun détail à ce ſujet; j'ai cru qu'il n'étoit pas tout-à-fait hors de propos d'en toucher deux mots, pour faire preſſentir le traitement que nous avons intention d'expoſer.

Les femmes en couche, ſur-tout celles qui ne nourriſſent point, & qui, par

cette

cette raiſon, ſont obligées de dérouter le lait, pour s'en débarraſſer par d'autres voies que celles qui lui étoient deſtinées par la nature, ſont en proie à ces ſortes de maladies putrides : celles dont l'accouchement a été long & laborieux; celles qui ont des lochies peu abondantes ou ſéreuſes, ou qui ſe ſont ſupprimées par le reſſerrement ſpaſmodique des vaiſſeaux utérins, y ſont auſſi plus expoſées; ainſi que les femmes cacochimes, d'un tempérament foible & délicat, dont les ſucs, mal élaborés ou mal aſſimilés, ſont plus vapides que doux & balſamiques.

La chaleur du lit, de l'athmoſphere & de l'appartement; les boiſſons abondantes, aqueuſes & diaphorétiques; les alimens dépravés, le mauvais régime que les femmes obſervent pendant le tems de la groſſeſſe, le ſite du lieu, la

faiſon ; pluſieurs diſpoſitions particulieres à l'individu, tels que le tiſſu de la peau mou & lâche, &c &c. ſont autant de cauſes qui concourent à produire les maladies miliaires ci-deſſus expoſées. Ajoutez toutes les cauſes morales, qui, dans toutes ces circonſtances, influent ſinguliérement ſur le phyſique d'une femme nouvellement accouchée.

L'humeur laiteuſe refoulée, reſorbée & confondue avec la maſſe générale des humeurs, devient alternativement cauſe & effet : fortement altérée par elles, elle porte enſuite bientôt l'infection à tout le reſte des liqueurs; & les progrès en ſont d'autant plus rapides, qu'elles y ont déja une diſpoſition particuliere, & que cette diſpoſition eſt le plus ſouvent favoriſée, & même déterminée par l'abus du régime chaud, des cordiaux, des incendiaires enfin. Ajoutez à la ré-

ſorption de l'humeur laiteuſe celle des lochies puriformes, dont la putreſcence eſt encore à raiſon du ſéjour & de la ſtagnation qu'elles ont faits dans les derniers tuyaux utérins.

De la réunion, de la combinaiſon de ces deux excrétions reſorbées, il en réſulte un délétere d'une ſepticité perfide pour toute l'économie animale : il ne peut exiſter nulle part, ſans annoncer auſſi-tôt ſa préſence, qui en dérange toutes les fonctions. Le trouble ſe manifeſte par-tout ; le principe des nerfs, le ſyſtême vaſculaire ; tout ſe reſſent de ſes coups, & tous ſe ſoulevent & ſe concertent, pour s'en débarraſſer : ils deviennent eux mêmes les inſtrumens dont la nature ſe ſert pour leur propre ſoulagement. Delà ces efforts conſidérables, ces redoublemens violens, cette fievre forte, cette cha-

leur intenſe, ces oppreſſions, ces anxiétés précordiales, ces douleurs de tête aiguës, ces convulſions. La préſence de ce double principe putride & aceſcent ſe manifeſte à l'odorat. En effet, outre l'odeur d'aigre que l'on reſpire près de ces malades, on y ſent encore quelque choſe de putride, de fœtide, qui manifeſte un genre de putreſcence particulier, qu'un Médecin clinique ſait ſi bien diſtinguer, qu'il le juge, au ſimple odorat, être le réſultat de la combinaiſon de ces deux cauſes réunies, la réſorbtion de l'humeur laiteuſe & des lochies. Ce n'eſt pas cependant que l'humeur laiteuſe ne puiſſe elle ſeule réunir toutes les qualités de la ſepticité; parce que, pour peu qu'elle ſtagne & croupiſſe dans des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers, elle paſſe de la fermentation aceſcente à la putreſcente, & delà en

acquiert les qualités ſeptiques. Toutes les conditions néceſſaires pour produire cet effet, ſe rencontrent dans l'économie animale : elles ont d'autant plus de force, que la maſſe du ſang eſt agitée par le feu de la fievre ; excitée par ces ſucs hétérogenes, l'exaltation de ſes principes en eſt inſéparable, & la dégénéreſcence de l'humeur laiteuſe, dont la partie ſéreuſe abonde, eſt inévitable. Celle-ci, confondue & agitée avec la caſeuſe, qui d'elle-même tend à la putreſcence, ſoumiſe à l'action ſiſtatlique du cœur & de ſes vaiſſeaux, elle prend un caractere de ſepticité particuliere : ajoutez à cela la rancidité que doit néceſſairement acquérir la partie crémeuſe, qui donne alors un levain ſeptique, un degré de cauſticité de plus. Ce levain en a d'autant plus, qu'il fait un tout avec la matiere des lochies refoulée dans la maſſe générale.

L'eſtomac farci de ſabures putrides & alcaleſcentes, dont les principes les plus volatils s'échappent, & s'aſſimilent avec les autres humeurs, eſt encore une des cauſes conjointes, qui augmente ou détermine la putreſcence dans cette maladie. Je crois en avoir dit aſſez pour prouver que la putridité des humeurs a la plus grande part à ces maladies; pour expliquer une partie des phénomenes ſymptomatiques dont la connoiſſance conduit à une méthode curative convenable.

ARTICLE SECOND.

La Différence de la Fievre Miliaire des Femmes en couche, d'avec la Miliaire, qui, épidémique, attaque indiſtinctement les deux Sexes; & en quoi elle conſiſte.

LA fievre miliaire maligne eſt une fievre eſſentielle, qui attaque indiſtinctement les deux ſexes, de tout âge & de toute condition, ſoit qu'elle prenne épidémiquement ou non.

La miliaire des femmes en couche attaque plus les riches que les pauvres, à raiſon de leur maniere de vivre & de la chaleur de leur appartement, &c.

encore n'attaque-t-elle que celles qui ont, en elles ou hors d'elles, des circonſtances particulieres qui favoriſent cette éruption, circonſtances dont nous avons parlé plus haut.

La miliaire eſſentielle précede ſouvent la ſueur, & parcourt quelquefois tous ſes périodes ſans elle : j'ai eu occaſion de l'obſerver dans le cours de ma Pratique; & j'ai même pluſieurs obſervations conſignées dans mon Journal, qui viennent à l'appui de ce que j'avance.

La miliaire des femmes en couche eſt au contraire le produit des fortes tranſpirations ; la ſueur précede toujours l'éruption, & la produit : ſans ſueur, point d'éruption miliaire.

Dans la fievre miliaire eſſentielle, la lymphe

lymphe & le fluide nerveux ſont eſſentiellement affectés par un délétere dont on ignore les principes, mais dont la préſence ſe fait connoître par les effets.

Dans la miliaire des femmes en couche, la combinaiſon de l'humeur laiteuſe & lochiale reſorbée eſt la cauſe matérielle de l'éruption & de tous les ſymptomes qui l'accompagnent : toutes les liqueurs en ſont altérées, & le genre nerveux n'en eſt affecté que ſecondairement ou ſymptomatiquement.

L'éruption, dans la miliaire eſſentielle, fait criſe, allege & diminue la gravité des ſymptomes.

L'éruption, chez les femmes en couche, ne produit aucune révolution dans l'appareil ſymptomatique : lorſqu'il n'y a que peu ou point de fievre, elle eſt bien un moyen de décharge de plus,

dont ſe ſert la nature pour ſe débarraſſer du ſuperflu de l'humeur laiteuſe; ſuperflu qui ſe diſſiperoit bientôt avec quelques précautions, telles que le régime, les lavemens, les pédilures, &c.

L'éruption de la miliaire eſſentielle ne permet pas, indiſtinctement & impunément, les différens moyens curatifs, tels que la ſaignée, les purgatifs, &c. elle ſeule fixe toute l'attention dans le traitement : en effet, il y va de la vie du malade de la laiſſer rentrer.

L'éruption miliaire des femmes en couche eſt abſolument nulle pour l'adminiſtration des remedes : les ſaignées, les purgatifs, les émétiques & autres, ſont employés, ſans craindre aucun danger de ſa rentrée.

La miliaire eſſentielle admet rarement

les ſaignées, ſur-tout l'éruption une fois établie : les ſaignées, ſoit du bras, ſoit du pied, ſont preſque toujours indiquées dans la miliaire des femmes en couche, ſur-tout au commencement de la maladie; & elles ne ſont, en général, contre-indiquées que par la préſence des ſymptomes qui décelent une diſſolution putride : quelquefois cependant il ſuffit de nettoyer les premieres voies, pour faire ceſſer tous les accidens; quelquefois auſſi on n'y peut parvenir, ſans préalablement vuider les vaiſſeaux.

Les purgatifs ſont, en général, nuiſibles dans la miliaire eſſentielle, en ce qu'ils appellent à l'intérieur l'humeur dépoſée à la peau; que ſon abſorption eſt tout auſſi-tôt ſuivie des accidens les plus graves. Je ne les adminiſtre qu'à la fin du troiſieme période & du quatrieme:

plutôt, je ne l'ai jamais fait ſans m'en repentir. Il n'en eſt pas de même de l'émétique, qui, dans toutes les phaſes de la maladie, eſt ſuivi d'un ſuccès conſtant.

Les purgatifs ſont non-ſeulement avantageux, mais néceſſaires dans la miliaire des femmes en couche, ſur-tout lorſque les premieres voies ont été préalablement évacuées par le tartre ſtibié. Ce moyen a ſouvent ſuffi ſeul pour prévenir ces ſortes d'éruptions, & les diminue ſenſiblement lorſqu'elles exiſtent, & cela, ſans qu'il en réſulte le moindre dommage pour les malades: au contraire leur guériſon n'en eſt que plutôt accélérée.

L'apparition & la diſparition des véſicules miliaires, dans l'eſſentielle, ſont le thermometre de l'état des malades:

on voit, de la maniere la plus ſenſible, le bien & le mal, à raiſon de leur rentrée ou de leur ſortie.

Chez les femmes en couche, la rentrée ou la ſortie de ces véſicules ſont abſolument égales; &, s'il ſe manifeſte quelques accidens d'une rétropulſion apparente, ils ſont plus dus à la tranſpiration répercutée par un coup d'air ſubit, comme nous l'avons déja dit plus haut, qu'à la rentrée de l'éruption; & ce qui prouve clairement qu'il faut en accuſer la tranſpiration répercutée ſeule, c'eſt que, toutes les fois que l'éruption rentre, ſoit par l'effet des purgatifs ou par d'autres moyens, les ſymptomes ſe mitigent; la force & la vîteſſe du pouls ſe ralentiſſent; la chaleur diminue; les ſueurs ſont moindres; les évacuations reprennent leur cours ordinaire; & in-

ſenſiblement l'équilibre ſe rétablit dans toutes les fonctions.

Dans la miliaire eſſentielle, il eſt indiſpenſable de ſoutenir l'éruption, ſoit par la méthode antiphlogiſtique, ſoit par une autre, ſuivant les circonſtances il faut s'occuper, pour ainſi dire, d'elle ſeule; &, ſi quelques ſymptomes partagent, pour un tems, l'attention, il ne faut s'en occuper que pour elle, & lui rapporter tout de maniere à la favoriſer.

Chez les femmes en couche, au contraire, il ſeroit fort dangereux, même mortel, de s'occuper de l'éruption, qui n'eſt rien, pour négliger les ſymptomes les plus graves.

La miliaire eſſentielle, ſans avoir une marche bien réguliere, en a cependant

une, & qui eſt annoncée par des ſignes précurſeurs & pathognomoniques, qui ne manquent jamais.

Chez les femmes en couche, l'éruption n'a d'autres ſymptomes pour l'annoncer qu'une ſueur qui la précede.

La miliaire eſſentielle eſt, quoi qu'en aient dit certains Auteurs, inévitable: il n'eſt pas plus poſſible de prévenir ou d'empêcher ſon éruption, que celle de la petite vérole.

La ſymptomatique peut ſe prévenir; il eſt poſſible même de faire échouer ſon éruption, pour peu qu'on la craigne, & que l'on apporte toutes les précautions convenables, ainſi que nous le prouverons ci-après.

L'inſpection des cadavres n'apprend rien de ſatisfaiſant dans la miliaire eſſen-

tielle : on ne voit nulle ſorte de trace de ſon génie deſtructeur. J'ai eu occaſion de ſuivre cela de près, & de l'examiner avec attention ; & je n'ai jamais rien trouvé. Il en eſt de l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts de la miliaire eſſentielle, comme de ceux qui ont ſuccombé à quelques fievres malignes ou putrides, ou même à la petite vérole, à la rougeole, &c. tout le déſordre prend ſa ſource dans les fluides, & s'y borne.

Les phénomenes que l'on remarque après la mort des femmes en couche, ayant ou ayant eu le millet, ſont ceux de l'inflammation, de la putréfaction & de la gangrene dans les inteſtins, dans la matrice ou dans quelques autres viſceres, comme les poumons, le cerveau, &c. Le bas ventre ſur-tout eſt en général le plus affecté, parce que cette capacité

cité eſt plus ſuſceptible que tout autre, des impreſſions déléteres ; parce que les matieres excrémentitielles, d'une âcreté & d'une putridité exceſſives, que les femmes rendent dans cet état, ou plutôt qu'elles ne rendent pas, doivent naturellement tendre à enflammer les inteſtins, l'uterus, &c. & à leur communiquer une diſpoſition putride, ſoit par leur réſorption dans les tuyaux capillaires, ſoit par leur propre tranſudation à travers leurs tuniques. La matrice, toutes choſes d'ailleurs égales, doit être plus eſſentiellement affectée par la gangrene que tout autre viſcere, à raiſon de l'état de diſtenſion qu'elle a ſubie pendant neuf mois, de ſon affaiſſement ſubit, des irritations, même des contuſions qu'elle a pu éprouver dans le travail ; enfin, à raiſon du ſéjour plus ou moins long des lochies putrides dont

elle s'eſt trouvée impregnée. Ainſi donc ces maladies doivent en général tenir plus des putrides & des malignes (*a*), que des inflammatoires : ces dernieres ſont quelquefois déterminées par la ſuppreſſion des excrétions lochiales, & par la conſtitution pléthorique & ſanguine du ſujet.

(*a*) *Sanguis enim eſt qui in hac febre putrefactionem ſuſcipit.* Ætius, pag. 251.

ARTICLE TROISIEME.

Si la Différence de Couleurs dans les boutons établit une différence réelle dans le caractere de la maladie.

UNE ſimple négative pourroit compoſer tout cet Article. En effet, je n'ai jamais obſervé que la couleur des véſicules miliaires influent pour quelque choſe, ſoit en bien, ſoit en mal, ſur l'état des malades : les véſicules rouges ou blanches ne m'ont rien manifeſté qui fût digne de remarque, tant pour le pronoſtic que pour le traitement, pas même dans la maladie eſſentielle : j'ai vu, dans l'une comme dans l'autre, pluſieurs malades périr avec la miliaire blanche, & guérir avec la rouge ; &, *vice verſâ*,

pluſieurs autres ſuccomber à la rouge, & triompher de la blanche. Ce que j'ai obſervé, dans le cours de ma Pratique, à ce ſujet, a été auſſi confirmé par celle de pluſieurs Médecins célebres. Il y en a eu cependant qui ont obſervé que l'éruption rouge étoit d'un plus mauvais augure que la blanche; pour moi je n'ai abſolument rien remarqué de ſemblable: les pétéchies ou autres ſymptomes de différent genre, qui accompagnent l'une & l'autre de ces éruptions, déterminent mon jugement ſur le vrai caractere de la maladie.

ARTICLE QUATRIEME.

Quel Traitement elle exige, à raiſon du tems de ſon invaſion, de ſes ſymptomes, de la couleur des boutons, & des autres circonſtances où ſe trouve la Femme en couche.

D'APRE'S ce que j'ai dit ſur cette maladie que je conſidere comme ſymptomatique, je me diſpenſerai d'établir un traitement particulier; traitement que je n'admets pas même pour les maladies eſſentielles : *Nulla perpetua præcepta recipit Ars Medicinalis.* En effet, il n'y a point de méthode de guérir abſolue; elles ne peuvent être que relatives: c'eſt l'appareil ſymptomatique qui dé-

termine celui des moyens curatifs. Il n'y a rien de poſitif; tout dépend des circonſtances, qu'il n'eſt guere poſſible de décrire, ſans entrer dans un détail fort long, fort diffus, & qui ne ſeroit encore qu'imparfait, parce qu'il y a une infinité de combinaiſons & de complications qu'on ne peut pas toujours avoir préſentes à l'eſprit : il n'eſt pas poſſible de tout prévoir.

Avant que de ſe tracer un plan de conduite, le Médecin doit faire attention & ne jamais perdre de vue, dans ſon traitement, que les femmes qui viennent d'accoucher, ont le genre nerveux beaucoup plus ſenſible que dans tout autre tems; que leurs humeurs ſont dans un état d'orgaſme, & tendantes à la ſepticité, qui doit ſon origine aux mauvaiſes digeſtions, aux ſucs épais, mal élaborés pendant le tems

de la groſſeſſe, & qui eſt enfin augmentée par la combinaiſon de l'humeur laiteuſe avec la lochiale, & par la fermentation de l'un & de l'autre avec le reſte des humeurs.

Les boiſſons que je ſuis dans l'uſage de donner dans ces maladies, ſont humectantes & antiſeptiques, telles que l'eau de veau légere, & que j'altere quelquefois avec le ſuc exprimé du cerfeuil & de bourrache, le petit lait, la limonade cuite, l'eau d'orge édulcorée avec le ſirop violat ou celui de limon, ſuivant les circonſtances : voilà les boiſſons que j'emploie avec ſuccès, & que les malades prennent ſans répugnance; des lavemens à l'eau ſimple ou au petit lait, pour entretenir le ventre libre, & faciliter les autres excrétions.

Le tartre ſtibié, donné à doſes rompues & répétées pluſieurs fois, ſuivant

l'exigence des cas, c'eſt-à-dire, à raiſon de la quantité & de la qualité de la ſabure des premieres voies, eſt un des meilleurs remedes. Si cette ſabure, malgré les évacuations au préalable abondantes, vient à fermenter & à produrie un plus grand trouble dans l'économie animale; enfin, ſi l'efferveſcence des liqueurs eſt conſidérable, je ſuis dans l'uſage de donner trente grains de ſel d'abſynthe dans une cuillerée de ſuc de limon, que je répete cinq à ſix fois par jour, quelquefois plus, ſuivant les circonſtances; & toujours avec le plus grand ſuccès. Je ne connois point de médicament qui réprime, d'une maniere auſſi marquée, l'orgaſme des humeurs. Quoiqu'on ignore encore comment il produit cet effet, il n'en eſt pas moins réel: que ce ſoit en agiſſant ſur la ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac qu'il émouſſe; ſoit

ſoit qu'il agiſſe comme anti-ſeptique, en détruiſant l'acrimonie des humeurs, ou comme ayant éminemment la vertu anti-émétique; il conſte, par l'obſervation & par ma propre expérience, que ce mêlange de ſels alkalins avec les acides végétaux modere la chaleur & la tranſpiration, réprime une trop grande efferveſcence, diminue la ſoif, fait ceſſer les vomiſſemens, mitige la fievre, entretient la liberté du ventre, anime les eſprits ſans les abattre, comme font la plupart des cordiaux. Quelques Auteurs célebres, tels que *Lind*, *Pringle* & *Macbride*, attribuent ſes bons effets à l'air fixe qui s'en dégage. Mais comment cela ſe fait-il? C'eſt, je crois, ce que l'on ignore, & qui importe d'ailleurs fort peu pour la pratique. Riviere (*a*) en

(*a*) *Salis abſynthii ſcrupulum unum, cum ſucci limonum cochleari mixtum, remedium eſt præſtan-*

faiſoit le plus grand uſage dans les vomiſſemens opiniâtres qui accompagnent les fievres putrides & malignes. *Sydenham* l'a adminiſtré avec ſuccès dans une paſſion iliaque qui ſuivoit la fievre dépuratoire, & dans une fievre intermittente accompagnée de vomiſſemens preſque continuels.

Je ne ſuis point dans l'uſage d'employer les cordiaux, ſi ce ne ſont le ſirop de vinaigre & le vin; encore ce dernier *parcâ manu* & dans un état de proſtration preſque générale des forces de corps & d'eſprit. Il eſt des cas où la ſoif eſt inextinguible (*a*): je donne alors

tiſſimum, præſertim in vomitu qui febribus malignis ſolet contingere. Lib. 9, Cap. 7, de Nauſea & Vomitu.

(*a*) *Cum ſummus ardor, ingenſque ſitis ſummam quoque refrigerationem poſtulant, ſive quia metuitur ne nimium vexatus æger exareſcat, mareſcat,*

à mes malades de l'eau froide toute ſimple ou mêlée avec une huitieme partie de vin, à moins que l'exceſſive rigueur de la ſaiſon ne s'y oppoſe; alors je la donne dégourdie. Le Prince de la Médecine (*Epidem. lib.* 5) nous apprend, en parlant de la femme de Gorgias, qui eut une fievre, pendant les trois premiers jours de ſes couches, accompagnée d'une grande ſoif & d'une perte d'appétit, que l'eau la plus froide lui fit beaucoup de bien, mais qu'il n'en fut pas de même du vin.

Je donne en général les boiſſons froides dans l'ardeur de la fievre, chaudes

aut fortè exhauſto ſpiritu brevi exolvatur, præſtanda quidem aqua frigida, quâ nihil ad infringendum calorem violentius; ſed & ipſa quoque ſynochi, cauſi, aliarumque continuarum ne ardentium peculiare eſt remedium. Fernel, feb. curand. Method. general. pag. 308.

dans le friſſon, & tiedes ou dégourdies dans le tems de la ſueur; & je crois en cela ſuivre le vœu de la nature (*a*).

Les diaphorétiques proprement dits, les ſudorifiques, les cordiaux ſont preſque toujours d'un uſage perfide, en ce qu'ils exaltent les ſels, alkaliſent toutes les humeurs, & accélerent ou déterminent la tendance qu'elles ont déja à la putridité; &, loin de procurer cette douce moiteur ſi ſouvent deſirable dans la plupart des maladies *id genus*, elles portent au contraire l'incendie dans les liqueurs, l'inflammation dans les viſceres, enfin la gangrene (*b*), & ne pro-

(*a*) *Neque in principio, neque in augmento, danda eſt frigida, ſed in ipſo vigore.* Ætius, de frigid. aq. exhibit. cap. 72, p. 242.

(*b*) *Calor præter naturam corporibus accedens, primùm humores propter humiditatem putrefacit ac corrumpit progreſſu: verò temporis pinguedinem ac carnem, & ipſa ſolida corporis invadit.* Ætius, cap. 74, pag. 250.

curent jamais ce juſte milieu *ultra citraque*, d'où dépend le point de guériſon. En effet, le degré de chaleur au deſſus & au deſſous eſt également nuiſible aux fonctions de la nature: une douce tranſpiration, une ſueur ſpontanée, qui le plus ſouvent eſt l'ouvrage de la nature, & quelquefois le réſultat du concert ou de l'harmonie qui regne entr'elle & l'art, eſt mille fois préférable à l'autre, qui eſt conſtamment nuiſible. Le Praticien Obſervateur s'apperçoit bientôt qu'il eſt parvenu au but deſiré, & que la ſueur eſt avantageuſe à ſes malades par la force & la vîteſſe du pouls diminuées, & les forces naturelles augmentées; ce qui prouve évidemment que la nature s'eſt débarraſſée, par cette voie, des matieres morbifiques qui ſurchargeoient la machine, & opprimoient les forces vitales.

Les ſueurs au contraire provoquées par un air chaud, par un grand nombre de couvertures, par des liqueurs chaudes & des médicamens incendiaires; de pareilles ſueurs, dis-je, relâchent les ſolides, appauvriſſent les fluides, épuiſent les malades, accélerent le pouls, excitent la ſoif, donnent lieu aux conſtipations, ſuppriment ou au moins diminuent fort toutes les excrétions, ſur-tout celles des urines, des lochies & de l'humeur laiteuſe; augmentent la putridité, provoquent, & en très-grande quantité, les éruptions miliaires, blanches, rouges, & même les pétéchies; le pouls tremblote, devient convulſif: ces ſueurs deviennent colliquatives, & les malades périſſent. *Huxam* eſt un de ceux qui, avec raiſon, s'eſt le plus élevé contre cette méthode meurtriere qui ſouvent fait plus de tort aux malades, & les

épuiſe davantage. Loin d'adopter une pareille méthode, j'ai au contraire la plus grande attention de renouveller l'air au moins deux fois par jour, avec les précautions, ſi c'eſt en hiver ou dans un tems brumeux, de tenir les rideaux du lit fermés, tant que les croiſées ſont ouvertes; j'entretiens, autant que les circonſtances le permettent, un certain courant d'air, pour renouveller celui de l'appartement (*a*).

La ſaignée, ce remede bannal, qui eſt un glaive dans la main d'un ignorant, & une eſpece de ſpécifique dans celle d'un homme inſtruit, eſt ſouvent indiquée ici, & eſt d'un avantage réel dans les ſymptomes inflammatoires. Si une femme ſanguine n'a pas été, ou très-peu

(*a*) *Vidi ego multoties anxietates & languores febriles, momento ferè depulſos, feneſtris tantùm apertis.* Huxam, tom. 1, Prolegom. pag. 8.

ſaignée dans ſa groſſeſſe ; qu'elle ait le tiſſu de la peau ferme ; qu'après le tems de la fievre de lait écoulé, la fievre perſiſte toujours avec aſſez d'intenſité ; que la malade ſe plaigne de ſentiment de peſanteur, de plénitude, de douleurs même, ſoit à la tête, à la poitrine, au dos, dans la région du bas ventre, &c. ſi en outre le pouls eſt plein, lourd & fort, les ſaignées ſont alors indiſpenſables : du pied, ſi les accidens ſe paſſent dans les parties hautes ; du bras au contraire, ſi l'embarras & les douleurs partent des parties baſſes. Sans avoir égard à tout ce qui a été écrit ſur la dérivation & la révulſion, je puis aſſurer que cette diſtinction des ſaignées n'eſt point indifférente, & que l'on ne néglige jamais ce choix impunément. La quantité du ſang ſe meſure ſur les forces des malades, ſur l'état du pouls, ſur l'intenſité de l'inflammation,

l'inflammation, & ſur l'importance de l'organe affecté. Il faut, lorſque les ſymptomes inflammatoires ſont graves & preſſants, tirer du ſang *largiſſimo vulnere* : ſans cela, l'inflammation fait des progrès rapides, la fievre augmente, le délire ſurvient, les ſoubreſauts, &c. L'âge de la malade, la nature des accidens, l'état de ſon pouls, la délicateſſe des organes, déterminent ſans doute pour ou contre la ſaignée; une circonſtance de plus qui décide en faveur de ce moyen, eſt ſouvent la néceſſité d'évacuer, de débarraſſer les premieres voies; mais il y a impoſſibilité, une contre-indication manifeſte à raiſon de l'intenſité de la fievre, de la chaleur & de l'érétiſme; la ſaignée eſt alors néceſſitée, non comme un remede eſſentiel, mais comme un moyen acceſſoire pour procurer une détente générale, & faciliter

par-là l'application des émétiques & des autres évacuans.

Les boiſſons anti-phlogiſtiques, les délayans, les lavemens doivent appuyer l'effet des ſaignées, & précéder l'adminiſtration des émétiques, des émético-cathartiques, qui doivent enſuite les ſuivre de près.

Si les malades ſont conſtipées, ou qu'elles éprouvent des téneſmes, il faut avoir recours aux lavemens émolliens, que l'on répete plus ou moins ſouvent, & que j'ai ſoin de ne donner qu'à demi, afin que, ſéjournants plus long-tems dans les arcs du colon, ils ſervent de bain local pour tous les viſceres du bas ventre, ſur-tout pour l'utérus, & qu'ils entraînent enſuite les matieres putrides qui croupiſſent ſouvent dans les derniers inteſtins. Les lavemens, avec la décoction de graine de lin, au petit lait, ou à

l'eau de fraise de veau, sont ordinairement ceux que je conseille. Si les douleurs affectent les entrailles d'une maniere un peu vive, je prescris les lavemens avec la décoction de tête de pavot, de l'effet desquels je me suis constamment bien trouvé.

Si au contraire il y a dévoiement, & que la quantité des selles, d'ailleurs mauvaises, séreuses & fœtides, épuisent les malades, il faut les évacuer avec l'ipécacuanha, le donner même à la maniere de *Pison*; en outre relever les forces avec le vin; la décoction blanche de *Sydenham* doit faire la base de leurs boissons. Le riz, le gruau, le sagou, & le salep sur-tout, doivent faire leur nourriture principale. Dans ces circonstances, je donne avec succès un bol composé d'un demi-gros de thériaque & d'un grain d'opium : ce bol releve les

eſprits abattus, donne du calme, & diminue ſenſiblement les évacuations alvines, ſans préjudicier aux lochiales.

Enfin, s'il y a un reſte de fievre & de langueur; que les premieres voies ſoient complétement nétoyées des ſcories bilieuſes, j'adminiſtre le quinquina en décoction, à la doſe d'une once par pinte, à laquelle j'ajoute vingt-cinq gouttes d'acide vitriolique.

Les véſicatoires ſont un ſpécifique, lorſque l'humeur laiteuſe cherche à ſe dépoſer; que les lochies ſe ſuppriment ou ſont ſupprimées; qu'il y a de petits friſſons fréquens & irréguliérs; que la petiteſſe du pouls annonce l'épuiſement général de toute la machine. Les cas ci-deſſus exceptés, l'application des cantharides devient nuiſible, & ſouvent mortelle : ces mouches portent le feu dans les entrailles, érétilent les ſolides,

augmentent l'orgaſme des fluides, enfin mettent ſouvent toute la machine en combuſtion, d'où réſultent la gangrene & la mort (*a*). Ce n'eſt pas, comme on voit, un remede indifférent, ſur-tout relativement aux différentes phaſes de la maladie ; c'eſt un excellent moyen que l'art doit ſe réſerver au beſoin pour aller au ſecours de la nature, lorſque les forces de celle-ci ſont opprimées.

Le camphre, cette ſubſtance réſineuſe, ſi vantée par d'habiles Praticiens, déprimée par d'autres auſſi célebres, demande la plus grande circonſpection dans ſon adminiſtration. Je le combine avec le ſel de nitre, à la doſe d'un grain de camphre pour cinq de nitre : cette

(*a*) *Harum muſcarum ſalia ſimili ferè ratione, ut ſalia alkalina volatilia vim ſuam exerunt & profecto diſſolutionem, indèque ſanguinis putredinem promovent.* Huxam, de malig. feb. pag. 115,

combinaiſon m'a réuſſi dans les fievres malignes, ſoit des hommes, ſoit des femmes, même de celles en couche, ſurtout lorſque les premieres voies étoient nétoyées des ſabures putrides. Le ſuccès, je ne puis le diſſimuler, eſt infiniment plus marqué dans toutes les maladies éruptives eſſentielles, lorſque la pouſſe ne ſe fait qu'imparfaitement.

Pluſieurs Praticiens vantent beaucoup le muſc dans ces ſortes de maladies : pour moi, j'avouerai de bonne foi que je n'en ai jamais fait l'expérience.

Juſqu'à préſent je ne me ſuis occupé que de la fievre miliaire compliquée, ou, pour mieux dire, de tous les ſymptomes principaux dont le concours forme les différens caracteres de putridité & de malignité : j'ai laiſſé en arriere la miliaire ſimple, dite *bénigne*, que j'ai négligée, parce que, la conſidérant

comme la fièvre de lait prolongée, j'ai cru inutile de preſcrire un traitement qui conſiſte uniquement dans le régime. En effet, une ſimple diete, un peu rigoureuſe à la vérité, le régime végétal par préférence à l'autre, peuvent ſeuls ſuffire : quelques lavemens, quelques purgatifs appropriés à l'état du pouls, ſi les premieres voies ſont farcies, & que d'ailleurs les évacuations lochiales ſoient peu abondantes. Quand quelque choſe paroîtroit en blanc, même en rouge, cela ne doit pas empêcher de ſatisfaire aux indications d'évacuer, ſi elles ſont preſſantes. Les évacuations alvines ne pourroient être nuiſibles que dans le cas où celles de l'utérus ſeroient fort abondantes, en ce que cela pourroit les troubler, & même les ſupprimer. Il faut appuyer le régime & l'uſage de tous ces petits moyens, par un air

frais & pur que l'on ménage avec ſoin aux malades. Si une femme, ſans être décidément malade, éprouve quelques mal-aiſes; que les lochies ne coulent point parfaitement, je lui fais tenir la conduite que je viens d'expoſer : je lui donne pour boiſſon une tiſanne faite avec la racine de canne de Provence, à petite doſe, & que j'aiguiſe avec un gros de ſel de duobus par pinte; j'appuie en outre l'effet de cette boiſſon par l'uſage des pédiluves que je répete deux fois par jour.

Enfin, pour réſumer en deux mots, il faut, pour les fievres miliaires des femmes en couche, avoir la plus grande circonſpection dans le plan de conduite que l'on ſe trace; il ne faut admettre ni rejetter abſolument aucun remede; il faut les choiſir avec ſagacité, pour les adapter avec ſuccès aux circonſtances;

faire

faire enſorte de tenir toujours un juſte milieu entre le trop & le trop peu ; ne rien donner d'échauffant & de ſeptique, qui, en augmentant les forces & la vîteſſe du pouls, affoibliſſe les forces naturelles; rien qui échauffe, qui irrite ; rien enfin qui ſoit dans le cas de précipiter la diſſolution du ſang. Dans le commencement de ces maladies, les vomitifs ſont excellens ; ils doivent être répétés plus ou moins ſouvent, ſuivant les circonſtances (*a*). Le tartre ſtibié, noyé à petite doſe dans une certaine quantité de boiſſon, comme un grain par pinte, par exemple, a la double faculté d'entretenir le ventre libre, & de ſoutenir en même tems le ton des ſolides ; l'uſage des lavemens émolliens, des doux purga-

(*a*) *Cum primùm aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam ſubſalſam, & vomere eum cogere* Celſ. lib. III, cap. 12.

tifs, tirés des amers & des acides, enfin appropriés aux circonſtances, eſt, on ne peut mieux, indiqué ; ainſi qu'un air ſec, pur & frais, donné à propos & avec précaution. Les boiſſons doivent être données plus froides que chaudes, ſur-tout dans le fort de la fievre : les acides végétaux doivent en général en faire la baſe, par préférence aux acides minéraux, en ce qu'outre qu'ils corrigent l'amertume, la putridité & l'acrimonie de la bile, ils ſont d'excellens cordiaux. Entretenir les évacuations par tous les émonctoires ; les réprimer, ſi elles ſont immodérées ; ſoutenir, & relever même les forces des malades, ſi elles en manquent ; les réfréner, leur en ôter même, ſi les malades en ont trop : voilà ce ſur quoi tout le traitement doit rouler. Un vrai Médecin doit en général faire abſtraction qu'il a affaire à une femme en couche, & en-

core plus négliger l'éruption miliaire; il faut qu'il ſe livre entiérement à la maladie eſſentielle, qu'il ne s'occupe de quelques ſymptomes qu'à raiſon de leur importance, & du rapport qu'ils peuvent avoir avec la maladie principale. Toutes les fois qu'il traitera avec ſagacité la maladie eſſentielle, & qu'il en ſaiſira le vrai caractere, les acceſſoires iront de ſuite; c'eſt-à-dire, qu'en allant droit aux principes de la maladie eſſentielle, tous les ſymptomes s'éclipſeront; & l'éruption elle-même, qui occupe tant de gens, aura lieu, ſi toutefois la nature a beſoin de cette voie de décharge & de dépuration : les lochies puriformes ſe rétabliront; l'humeur laiteuſe enfilera les couloirs qui lui ſont deſtinés par la nature; enfin tout ſera remis dans l'ordre, & l'équilibre ſera complet.

La préſence des véſicules miliaires & leur quantité ne font pas plus pour le traitement, que la diverſité de leurs couleurs : ainſi je me crois diſpenſé d'en dire davantage ſur ce ſujet.

ARTICLE CINQUIEME.

S'il eſt quelques précautions à prendre, même après que la maladie paroît diſſipée, & pour préſerver de la récidive dans une nouvelle couche.

LES moyens prophilactiques que la Faculté ſemble deſirer, doivent, je crois, remonter au commencement de la groſſeſſe même, & ſe terminer à l'étouffement du lait fini.

S'il eſt un moyen sûr, & peut-être même l'unique, de prévenir la fievre miliaire & une infinité d'autres maladies qu'il eſt aiſé de preſſentir, il faut le chercher dans l'allaitement. Les femmes chez leſquelles la tendreſſe maternelle

fait connoître tout l'empire de ſes droits, méconnoiſſent même juſqu'aux infirmités ſans s'aſſujettir à aucune des précautions qui ſont indiſpenſables pour celles qui ne nourriſſent point : elles jouiſſent de tous les avantages ineſtimables que la nature leur diſtribue, comme une juſte récompenſe due à leurs vertus. Ces dignes meres (titre ſi cher & ſi reſpectable!) peu de tems après leurs couches, préſentent le nouveau-né à leurs mamelles, lui font ſuccer la liqueur qui s'y eſt amaſſée pendant le cours de la groſſeſſe, & les ſuites de couche ſont des plus heureuſes; les évacuations utérines ſont en général peu de choſe. Le lait accumulé dans les mamelles eſt évacué par la ſuccion, appellé naturellement à ces organes; il continue de s'y porter, & de ſortir même par cette voie, la maſſe du ſang ne s'en

trouve point ſurchargée; il n'y a pas à craindre par conſéquent qu'il ſe jette inopinément ſur les différens organes eſſentiels à la vie; il n'eſt plus cette liqueur délétere, qui, en roulant dans les vaiſſeaux qui lui ſont étrangers, devient la cauſe d'une infinité d'accidens les plus déſaſtrueux : c'eſt une liqueur douce & bienfaiſante, qui ſert à l'uſage auquel la nature l'avoit deſtinée; elle nourrit le nouveau-né; elle le fait croître juſqu'au moment du ſevrage. Ce tems eſt-il arrivé, elle ſe diſſipe d'elle-même, ou avec quelques précautions légeres; ou enfin une groſſeſſe vient en tarir la ſource ſans aucune peine. Il eſt très-rare, pour ne pas dire inoui, qu'une femme qui remplit une obligation, auſſi précieuſe pour elle que pour ſon enfant, ait ſuccombé; qu'elle ait même été attaquée par quelques maladies laiteuſes. D'après

ces conſidérations, il eſt, ce me ſemble, inutile de donner des préceptes à celles qui nourriſſent, & qui, par cette raiſon, jouiſſent de la meilleure ſanté: d'ailleurs, inſtruites par la nature, elles ne peuvent ſe tromper. Il s'agit donc ici de celles qui, ſourdes à ſa voix, inſenſibles aux cris de l'humanité, ſe laiſſent entraîner par le mauvais exemple, & s'expoſent, par leur indocilité, à mille dangers qui les environnent de toutes parts. Comme nous ſommes chargés, par état, du ſoin d'en diminuer la ſomme, doublons nos efforts pour la prévenir : que notre commiſération ſoit à raiſon de la foibleſſe de ce ſexe aimable; & nos ſecours, à raiſon de ſes beſoins.

Si, dans les premiers tems de la groſſeſſe, les premieres voies ſont eſſentiellement viciées, ou altérées ſympathiquement par la diſtenſion de la matrice,

il

faut d'abord régler le régime, choisir les alimens, proportionner la quantité aux besoins; ouvrir le bas ventre, s'il est constipé; purger doucement, s'il y a nécessité; enfin tirer même du sang, s'il y a pléthore manifeste. Cette omission, quoi qu'en ait dit Hyppocrate (*a*), a coûté souvent la vie à la mere & à l'enfant. Je ne prétends pas cependant inférer delà qu'il faille verser le sang sans une nécessité absolue, parce qu'en voulant procurer un soulagement momentané, ce seroit aggraver les accidens, affoiblir les forces vitales, épuiser les femmes, & les disposer d'autant plus aux maladies putrides. La pureté de l'air est desirable; l'exercice doux & le sommeil long sont avantageux.

(*a*) *Mulieri uterum gerenti, vena secta abortionem facit, idque potissimum, si fœtus grandior fuerit.* Aph. 31, sect. 5.

Les purgatifs doivent être légers, & pris de la classe des amers & des antiseptiques : on doit les donner avec prudence, & n'en point abuser. Il est rare que je n'en donne point, à la fin de la grossesse sur-tout, & j'observe que de cette conduite dépend souvent le succès heureux des suites de couche. Des lavemons de tems en tems sont nécessaires pour prévenir la constipation ; ils s'opposent à l'amas des excrémens qui se durcissent dans le tube intestinal, & qui portent toujours des particules putrides.

Les alimens de facile digestion doivent être préférés aux autres ; en général, plus de légumes que de viandes ; les fruits mûrs sont excellens, pourvu qu'on n'abuse point de la quantité.

Il est nécessaire que les femmes, pendant le tems de la grossesse, soient à l'aise dans leurs habillemens ; qu'elles

n'aient ſur-tout point de corps baleinés, enfin rien qui gêne la matrice dans ſon développement, & qui, en comprimant cet organe, preſſe auſſi trop fortement les inteſtins; ce qui occaſionne la conſtipation. Il eſt même utile qu'elles augmentent leur repos, à meſure qu'elles avancent dans leur groſſeſſe : il n'en peut réſulter qu'un avantage réel, pourvu toutefois qu'elles ne tombent point dans un autre extrême, c'eſt-à-dire, dans un état de pareſſe & d'indolence qui leur ſeroit très-préjudiciable.

Il faut avoir la plus grande attention que l'air ſoit pur, & que la chambre où couche la femme groſſe, ſoit entretenue dans une température plus froide que chaude, afin de prévenir les ſueurs auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, avec la précaution cependant que les ſeins ſoient couverts de maniere à n'être pas ſurpris

par le contact immédiat & ſubit d'un air froid, qui deviendroit alors très-nuiſible. Il eſt bien eſſentiel auſſi d'entretenir un courant d'air libre & frais, dans le tems de la groſſeſſe, ainſi que dans celui des couches. Pour juger des avantages réels & ſans nombre qui réſultent d'une telle conduite, il ne faut que jetter les yeux ſur toutes les femmes de la campagne, qui portent leur fruit ſans accident quelconque, & qui, après leur avoir donné le jour, éprouvent les ſuites les plus heureuſes : elles ſont redevables de tous ces avantages à la diſpoſition de leurs grottes & de leurs chaumieres, à travers leſquelles différens courans d'air entrent & ſortent librement. S'il leur arrive quelquefois des accidens, il faut les attribuer à quelques imprudences, c'eſt qu'elles ont peut-être abuſé trop vîte de leurs forces; ou que, preſſées

par l'indigence, elles ſe ſont trop tôt livrées à leurs pénibles exercices.

Auſſi-tôt l'accouchement fini, & la femme remiſe dans ſon lit, il faut la laiſſer dans le plus grand repos de corps & d'eſprit; écarter toutes les perſonnes inutiles dont le concours ne peut que lui être nuiſible, tant par le bruit qu'elles font, que par la corruption de l'air qu'elles occaſionnent. Point de feu dans l'Eté; il ne faut en allumer, en Hiver, que ce qu'il eſt néceſſaire pour favoriſer la circulation de l'air, & entretenir les boiſſons chaudes; car, ſi on les donnoit froides dans cette ſaiſon, elles pourroient devenir très-nuiſibles. On doit préférer les appartemens les plus grands de la maiſon, les mieux expoſés, & ſur-tout ceux qui ſont bien aërés.

Les habillemens d'une femme en couche doivent être les mêmes que ceux

dont elle ſe ſert habituellement, & qu'elle avoit dans ſa groſſeſſe : plus chauds, ils occaſionneroient, ce que l'on doit éviter, une forte tranſpiration que la chaleur du lit dans lequel elles ſont obligés de reſter, ne favoriſe déja que trop ; plus froids, ils pourroient répercuter l'humeur laiteuſe, ainſi que les lochies ; mais, en général, il y auroit moins de mal, moins d'accidens à craindre, que s'ils étoient trop chauds. Le bas ventre doit être ſerré avec précaution, très-mollement & à l'aiſe ; & non point avec force, comme cela ſe pratique ordinairement : ce qui alors eſt très-dangereux, en ce que cela gêne le dégorgement de la matrice.

Lorſque l'accouchée a pris ſuffiſamment de repos, je ſuis dans l'habitude de la faire placer, pluſieurs fois dans la journée, ſur ſon ſéant, & en général

couchée comme ſur un plan légérement incliné, afin de favoriſer l'excrétion des lochies, qui ſtagnent toujours dans la ſituation horiſontale, & qui, par cette raiſon, portent ſouvent à la tête.

Une tiſanne ſimple, de l'eau d'orge, une légere infuſion de reines des prés, de l'eau de riz, de l'eau rougie d'un peu de vin: voilà à peu près les boiſſons que je donne; encore en petite quantité, c'eſt-à-dire, à raiſon de la ſoif; légérement chaudes, mais au moins dégourdies en Hiver; froides, ou au plus dégourdies en Eté: le tout *ſervatis ſervandis*, ſuivant les circonſtances. Des bouillons gras, des crêmes de riz, des ſoupes, des panades, des œufs frais, ſont les alimens que je donne aux nouvelles accouchées, & toujours au deſſous de ce qu'elles deſirent; encore, pour peu que je ſoupçonne les premieres voies farcies, je les

tiens à la diete la plus auſtere, juſqu'à leur refuſer même des bouillons gras, tant que la fievre de lait ſoit totalement paſſée. Il m'arrive ſouvent de tenir cette conduite, ſans la moindre difficulté de la part des accouchées, parce qu'elles-mêmes répugnent naturellement aux bouillons ; alors la nature m'avertit d'une maniere à ne m'y pas méprendre: quelques minoratifs leur rendent l'appétit. En Eté, je leur fais donner, comme je viens de dire, leurs boiſſons froides, & dégourdies en Hiver, à moins que le friſſon ou quelques autres accidens ne me déterminent à faire autrement. Le tems de la fievre de lait une fois paſſé ſans accidens, je les remets par degré à la vie commune, en inſiſtant beaucoup plus ſur les végétaux, que ſur les alimens tirés des animaux.

Les moyens prophilactiques dans le détail

desquels nous venons d'entrer, ne concernent, comme je l'ai déja annoncé, que les femmes qui n'allaitent point; car celles qui nourrissent, ne doivent connoître de regles diététiques, que celles qui leur sont indiquées par la nature : elles doivent vivre des mêmes alimens que ceux dont elles se nourrissoient en bonne santé ; la quantité se mesure sur la dépense qu'elles font, & sur les besoins de l'enfant ; autrement elles vivroient dans un état de contrainte qui les dégoûteroit même des meilleurs alimens; elles perdroient l'appétit, maigriroient, & le lait s'altéreroit; ce qui seroit funeste à la mere & à l'enfant. Les femmes de campagne que j'aime toujours à citer comme de très-bons modeles, ne font-elles pas d'excellentes nourritures? Leur vie frugale & grossiere empêche-t-elle qu'elles n'abondent en un

lait ſucculent & conſiſtant ? Leurs enfans ne ſont-ils pas vigoureux ? Eh bien ! cependant elles ne connoiſſent pas d'autres alimens pendant l'allaitement, que ceux dont elles ſe nourriſſoient auparavant. Leurs manieres de vivre, de ſe vêtir, &c. ſont abſolument les mêmes. Pourquoi ne pas ſuivre une conduite auſſi louable, & de laquelle il réſulte tant d'avantages réels. Revenons aux femmes qui ceſſent d'être meres au moment où elles le deviennent.

La chaleur de la chambre doit être douce & tempérée, de maniere que les accouchées ne puiſſent pas éprouver un froid qui ſuſpendroit les ſecrétions, ou un chaud qui les provoqueroit. Il faut ce degré de chaleur néceſſaire pour empêcher la ſéchereſſe des mains, mais qui n'aille pas juſqu'à provoquer une trop forte humidité ; car la tranſpiration

une fois établie, la peau eſt relâchée; la réſiſtance par conſéquent diminuée, & l'humeur laiteuſe s'y porte auſſi-tôt. Delà cette ſenſibilité extrême au moindre froid; cette aptitude à être ſaiſies par le vent le plus léger, enſorte que les accouchées n'oſent plus ſe remuer dans leur lit; parce que, pour peu qu'elles veuillent changer de place, elles trouvent leurs draps mouillés, même leurs chemiſes preſque toujours refroidies, & elles ſont auſſi-tôt ſaiſies de friſſons, dont le plus ſouvent on ignore la cauſe, & qui cependant ne proviennent d'aucune autre : la fievre ſuit; la force & la vîteſſe du pouls augmentent, ainſi que la chaleur ; la ſueur s'établit de plus en plus; la fibre ſe relâche; les femmes s'affoibliſſent, & la putridité des humeurs ſe développe. Au moyen du thermometre, on eſt parvenu à trouver le de-

gré de chaleur néceſſaire pour faire éclorre les œufs; celui qu'il faut pour conſerver les vers à ſoie; enfin pour les orangers. On a fixé le degré de chaleur de l'eau des bains, ne pourroit-on pas déterminer le degré de chaleur de l'athmoſphere, qui conviendroit aux femmes en couche? La choſe ſeroit difficile ſans doute; mais je ne la crois pas impoſſible: tout l'art conſiſteroit à donner un degré de chaleur qui fût relatif à la nature des ſymptomes & à la conſtitution individuelle. Je conçois que le degré de chaleur ne peut pas être invariable; que tel degré qui conviendroit à telle conſtitution, ne conviendroit pas à telle autre: mais encore une fois, la choſe ne me paroît pas impoſſible. Ne peut-on pas calculer, meſurer la chaleur animale de chaque individu; & d'après ce calcul, fixer en général le degré qui peut lui

convenir ? Les précautions qu'on a prises pour déterminer la chaleur des bains, ſont-elles ſi défectueuſes ? Le commun, je ne dis pas des hommes, mais des Médecins, s'en ſert tous les jours, ſans qu'il en réſulte de grands déſordres ; je ne puis à la vérité diſſimuler que la plupart ne faiſant pas attention à cette différence dans les degrés de chaleur animale, différence qui eſt auſſi multipliée que les individus eux-mêmes, n'en font pas davantage aux effets qui en réſultent, & qu'ils attribuent ſouvent à d'autres cauſes. Au ſurplus, je préſente ce moyen pour ce qu'il vaut.

J'ai la plus grande attention de faire ouvrir, deux fois par jour, la porte, les fenêtres de la chambre & les rideaux du lit, ſi c'eſt dans l'été, plus ou moins long-tems, ſuivant l'état du ciel. En hiver, j'en fais tout autant, avec l'atten-

tion à la vérité de clorre les rideaux du lit, afin que l'air froid ne vienne pas ſaiſir ſubitement l'accouchée : par ce moyen, je renouvelle l'air de l'athmoſphere de la chambre, qui, chez une accouchée, eſt toujours plus ou moins chargée de particules putrides. La propreté de l'appartement eſt auſſi une choſe des plus eſſentielles, ainſi que de la faire changer ſouvent de linge : par ces différens moyens, on évite sûrement les éruptions miliaires, parce qu'on prévient les ſueurs, & qu'on s'oppoſe même à ce qu'elles arrivent.

Si toutes les précautions que j'indique ici, ſont indiſpenſables pour chaque accouchée en particulier, que ne doit-on pas faire ; quels ſoins ne doit-on pas apporter pour ces malheureuſes victimes de l'indigence, ou, pour mieux dire, du luxe, qui ſe trouvent comme

entaſſées ſous le même toit & dans la même chambre ; raiſon de plus pour la putridité ! En effet, il eſt prouvé que l'air qui a été inſpiré & expiré pluſieurs fois par différentes perſonnes, eſt abſolument le même que celui dans lequel les animaux ſe ſont putréfiés. Auſſi je crois qu'il n'eſt guere poſſible d'empêcher le cours & la communication de toutes ces maladies dans les Hôpitaux, par la difficulté que l'on doit éprouver de chaſſer l'air corrompu & uſé, pour y en ſubſtituer un pur & ſec : c'eſt là où doit aboutir toute la perfection des ventilateurs.

La chaleur & l'humidité, l'air ſtagnant, les exhalaiſons humaines, telles que la ſueur, la matiere de la tranſpiration pulmonaire, ſont les grands promoteurs de la putréfaction, pour laquelle on emploie différens moyens pro-

philactiques, tels que les fumigations de différens parfums : on fait brûler, par exemple, de la graine de genievre; on jette du vinaigre sur une pelle rouge; on se sert aussi de la poudre à canon, qui, par son explosion, chasse l'air corrompu, & fait place à un nouveau, qui vient se substituer en son lieu & place. Il ne faut pas exposer les femmes en couche indistinctement à toutes especes de fumigations, parce qu'elles peuvent devenir très-nuisibles. Les femmes nouvellement accouchées sont fort susceptibles des odeurs; elles supportent difficilement celles qui sont un peu fortes (*a*). Enfin de tous les moyens mis en

(*a*) *Fragrantes odores, quibus multi adeò abuti solent, ut etiam mutatis vestibus tota cutis illis imbuta maneat, turbant sæpè adeò puerperas, ut mox sequantur enormes capitis dolores, deliria, lochiorum suppressio.* Wansv. comm. in Aphor. Boerrh. sect. 1371.

usage

uſage juſqu'à nos jours, il en eſt un qui mérite la préférence ſur tous, & dont nous ſommes redevables au Docteur *Prieſtley* : il conſiſte à faire reſpirer l'air fixe qui s'éleve des différens mêlanges en efferveſcence. Ce moyen, qui a été mis en uſage par les hommes les plus célebres, a conſtamment été ſuivi du ſuccès le plus complet, & jamais du moindre inconvénient.

Il eſt important d'entretenir le ventre libre; deux lavemens par jour ſuffiſent, & produiſent le plus grand bien.

Si je donne mes ſoins à une femme dont l'accouchement a été naturel & peu fatiguant, je la fais lever le ſur-lendemain ou le troiſieme jour au plus tard; d'abord le tems de faire ſon lit, enſuite plus long-tems & par degrés. Il n'y a qu'une fievre de lait un peu ſérieuſe qui puiſſe m'en empêcher.

Si les évacuations ſe paſſent dans l'ordre, je reſte ſimple ſpectateur; ſi elles diminuent, ſans qu'il en réſulte le moindre ſymptome qui l'annonce, je n'en fais pas davantage; ſi leur diminution eſt ſuivie de quelques dérangemens, ſans une maladie manifeſte, je conſeille les pédiluves, les demi-lavemens émolliens, je fais donner en même tems, tous les matins, un gros de ſel de duobus dans un verre d'eau de veau légere; ou je donne pour boiſſon une tiſanne faite avec le chiendent, peu de régliſſe, la racine de canne de Provence, & un gros de ſel de duobus par pinte; & quelques jours après, je purge la malade avec une médecine appropriée: ſi enfin les lochies ſe ſuppriment tout-à-fait, & qu'il en arrive maladie, je me conduis alors ſuivant l'exigence des cas, & relativement aux circonſtances; ſi ce ſont

quelques indiſcrétions, quelques fautes commiſes contre le régime, qui ont donné lieu à ces ſuppreſſions, je travaille à en découvrir la cauſe : une fois connue, je la réforme ; & ſouvent cela ſuffit. Il eſt bon de noter que ces ſortes d'évacuations varient à l'infini chez les différens individus, & ſouvent chez le même. On ſait que les femmes, habituellement livrées à des travaux violens & pénibles, ont des évacuations bien moindres que les femmes oiſives & ſédentaires, qui menent une vie ſuccu-lente. Ce n'eſt pas la petite quantité de lochies qui fait tout le mal ; c'eſt toujours de leur ſtagnation que dépend la putridité. Il y a auſſi beaucoup de femmes qui ont naturellement très-peu de lait, & qui ne ſont ſujettes, dans aucune de leurs couches, à la fievre de lait ; elles ne la connoiſſent pas.

Si ces évacuations ſont trop abondantes, je recommande le repos, les incraſſans, le riz, le vermicelle, la ſemouille; même le ſagou & le ſalep, ſi cela va juſqu'à l'épuiſement; la décoction blanche de *Sydenham* eſt auſſi d'un très-bon uſage.

Si les ſeins ſe flétriſſent avant le tems, & qu'en outre le lait ne ſe porte point aux voies naturelles, je mets en uſage tous les moyens indiqués pour y rappeller le lait; moyens dont j'ai déja fait mention plus haut. La ſuccion, faite immédiatement avec la bouche d'une femme ou par celle de petits chiens, réuſſit ordinairement: par ce moyen & quelques autres acceſſoires, je préviens tous les accidens qui peuvent réſulter d'un refoulement de lait trop ſubit, de cette métaſtaſe ſi ſavamment diſcutée

par *Wanſvieten* (*a*) & par *Levert* (*b*). Je prens enſuite un tems plus opportun pour débarraſſer l'accouchée d'une liqueur qui devient excrémentitielle; je la purge pluſieurs fois; je lui fais obſerver la diete la plus rigoureuſe; je lui fais mettre les jambes dans l'eau chaude; & ſi, contre l'ordinaire, tous ces moyens réunis ne ſuffiſent pas, je la fais ſaigner du pied. Si ce dernier moyen enfin (la ſaignée du pied), moyen conſeillé par pluſieurs Médecins célebres, même immédiatement après l'accouchement, ou au moins très-peu de tems après, pour étouffer le lait, & en prévenir les ſuites; ſi ce dernier moyen, dis-je, ne produit pas l'effet deſiré, alors c'eſt une maladie qu'il faut traiter relativement à la nature

(*a*) Sect. 1329.

(*b*) Art des Accouchemens, pag. 168.

des accidens qui l'accompagnent, & conformément aux principes ci-deſſus expoſés.

COROLLAIRE.

La Faculté de Paris deſire, 1°. un Expoſé clair & ſuccinct des ſignes & des ſymptomes caractériſtiques de la fievre miliaire des femmes en couche.

Je crois, par tout ce qui a été dit juſqu'ici, avoir ſuffiſamment démontré, même prouvé, que l'eſpece de fievre des femmes en couche, dans laquelle il ſe fait une éruption miliaire, & que, pour cette raiſon, on a fort gratuitement décoré du nom de *fievre miliaire* n'en eſt point une; que cette dénomination ne lui convient aucunement, en ce que, ſuivant moi, il faudroit au moins que l'éruption miliaire fût un

ſymptome prédominant de la maladie, pour qu'elle en retînt le nom. Or il eſt prouvé par les ſimples lumieres de la raiſon, & encore plus par le flambeau de l'expérience, que, de tous les ſymptomes qui accompagnent la fievre dont eſt queſtion, l'éruption miliaire eſt le plus léger, le plus doux & de nulle importance. Il y a plus : c'eſt que je ne le conſidere pas même comme ſymptome de la maladie, mais bien comme ſymptome de la cauſe; & la preuve que j'en donne, c'eſt que

1°. Sans fievre & ſans accident quelconque, pour peu qu'une femme en couche ſue, elle eſt auſſi-tôt couverte de millet;

2°. Qu'avec les précautions ci-deſſus détaillées, on prévient, on évite même cette éruption, la maladie étant la même;

3°. Enfin, que ce ſymptome eſt en général conſidéré par tous les gens inſtruits comme purement factice & comme le réſultat d'un traitement incendiaire & mal dirigé. Or ſi ce prétendu ſymptome en étoit un réel, ſeroit-il poſſible de le diſtraire de la maladie? Non ſans doute, pas plus que l'ombre du corps. Quel nom donc donner à cette fievre m'objectera-t-on? Celui de *fievre putride*, ſi l'appareil des ſymptomes ſe manifeſte d'une maniere particuliere aux premieres voies; celui de *fievre maligne*, ſi le genre nerveux eſt eſſentiellement affecté; celui de *fievre de lait prolongée* ou de *ſynoque ſimple*, ſi les ſymptomes ſont doux & légers; celui d'*apoplexie laiteuſe*, ſi le dépôt du lait ſe porte au cerveau; celui de *péripneumonie laiteuſe*, ſi les plus grands accidens ſe paſſent à la poitrine: ainſi des autres. Enfin, c'eſt la nature

nature des ſymptomes qui dicte le jugement ſur le vrai caractere de la maladie à laquelle je laiſſe le nom de *miliaire* que de grands hommes lui ont conſervé; mais encore une fois que je ne conſidere point comme telle, & que je regarde au plus comme ſymptomatique, à raiſon de l'éruption dont je fais d'ailleurs la plus grande abſtraction dans le traitement.

2°. En quoi elle differe de la fievre miliaire, qui, épidémique, attaque indiſtinctement les deux ſexes?

J'ai fait connoître pluſieurs ſortes de différences caractériſtiques, dont voici les principales. C'eſt que la miliaire épidémique eſt véritablement une maladie eſſentielle, & que la miliaire des femmes en couche eſt, au plus, ſymptomatique. La miliaire épidémique attaque indiſtinctement les deux ſexes de tout âge &

de toutes conditions, enfans, adultes, vieillards, pauvres, riches; & elle eſt inévitable : l'autre, au contraire, n'attaque que les femmes en couche, encore ſeulement celles qui menent une vie oiſive, ſédentaire, ſucculente, & auxquelles on prodigue les cordiaux; elle ménage, elle reſpecte même celles qui menent une vie exercée, qui ſont plus près de la nature, enfin qui ne changent rien à leur maniere de vivre ordinaire. En un mot, on peut la prévenir, & même l'éviter.

3°. Si la diverſité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractere de la maladie?

J'ai annoncé que mon expérience ne m'en avoit manifeſté aucune. En effet, par la raiſon que je conſidere l'éruption miliaire comme nulle, & pour le caractere & pour le traitement, la diverſité de

couleurs n'y apporte pas davantage de différence : ainſi l'exiſtence des boutons, & leur couleur blanche ou rouge, tout cela eſt abſolument égal, c'eſt-à-dire, nul. Je parle d'après l'obſervation.

4°. Quel traitement elle exige à raiſon du tems de ſon invaſion, de ſes ſymptomes, de la couleur des boutons & des autres circonſtances où ſe trouve la femme en couche?

J'ai fait preſſentir l'impoſſibilité de répondre d'une maniere poſitive, ſurtout d'après ma façon de voir : en outre, c'eſt que le tems de l'invaſion & de la terminaiſon de cette maladie dépend de tant de cauſes morales & phyſiques, qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir toutes les circonſtances qui peuvent y être relatives. En effet, une jeune femme bien conſtituée, dont la groſſeſſe & l'accouchement ont été heureux, commet quel-

qu'indiſcrétion contre le régime, contre l'uſage des ſix choſes non naturelles, ou apprend quelques nouvelles fâcheuſes à l'époque de la fievre de lait, quoique tout juſques-là ſe fût paſſé dans l'ordre, le refoulement du lait, la ſuppreſſion des lochies qui réſultent de ces nouveaux accidens, viennent mettre le trouble dans toutes les fonctions : delà la fievre & tous les accidens ſubſéquens qui ſont relatifs à l'état des premieres voies; aux diſpoſitions phyſiques des organes; à l'eſpece de fonctions léſées; enfin à la maniere dont la maladie a été priſe dans le principe, & à une multitude d'autres acceſſoires ſur leſquels les faits ſeuls peuvent prononcer, & que toute la prudence humaine ne peut prévoir. Je viens de citer l'exemple d'une femme bien conſtituée; je pourrois citer l'exemple de mille autres, qui, outre

une infinité de circonſtances éventuelles, peuvent encore avoir des différences individuelles, & qui ſont autant de nuances qu'un Praticien ſaiſit dans ſa pratique; mais qui échapperoient à ſon tableau, s'il en vouloit tracer un, quelqu'étendue qu'il voulût lui donner.

J'ai avancé que ces fievres étoient compliquées de putridité, de malignité, & même de quelques ſymptomes inflammatoires; qu'en conſéquence il falloit, 1°. dès l'invaſion de ces maladies, commencer par vuider les premieres voies, & les nétoyer des phlegmes; de la bile; du ſuc gaſtrique, pancréatique; du réſidu des mauvaiſes digeſtions qui ont preſque toujours lieu dans le tems de la groſſeſſe, enfin de tout ce qui ſurcharge l'eſtomac & le tube inteſtinal dans cet état, afin que l'humeur laiteuſe venant à ſe dérouter, ne trouve point de priſe

pour fermenter avec ces humeurs ; 2°. diriger ſes vues du côté de l'humeur laiteuſe, pour la porter par bas ou par toutes autres voies que la nature indiquera, pourvu toutefois que ce ſoit ſans trouble manifeſte dans les fonctions de l'économie animale ; 3°. ſur-tout examiner de près s'il ne ſe fait pas quelque déviation de l'humeur laiteuſe qui, au lieu d'enfiler les voies de décharge & de ſupplément pour les mamelles, ſe porte au contraire par des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers, au cerveau, à la poitrine, &c, ce qui arrive très-ſouvent : alors le Médecin auroit à traiter, outre des fievres putrides malignes, des apoplexies, des péripneumonies laiteuſes, des inflammations à la matrice, des dépôts laiteux à ce viſcere ou à d'autres ; 4°. tirer du ſang, ſi les ſymptomes de pléthore ou d'inflammation l'exigent,

ſouvent même avant que de s'occuper à débarraſſer les premieres voies, que l'éruption miliaire ait lieu ou non; 5°. que les ſaignées révulſives ſont preſque toujours indiquées dans ces ſortes de maladies; 6°. obſerver que l'utilité des évacuations, tant ſanguines qu'humorales, ſe tirent de la vîteſſe & de la force du pouls fort mitigées ſans la diminution des forces vitales; du calme & du relâchement qui ſuivent; de la chaleur, de la ſoif & de la fievre diminuées; de l'humidité & de la fraîcheur de la bouche, de la langue, ainſi que de celle de toute la peau; de l'abſence enfin des borborygmes, des rapports, des douleurs, &c.

5°. Enfin, s'il eſt quelques précautions à prendre après que la maladie paroît diſſipée, & pour préſerver de la récidive dans une nouvelle couche?

Je crois avoir ſuffiſamment démontré qu'un uſage ſage & prudemment ménagé des ſix choſes non naturelles, étoit d'abord l'objet principal de la méthode prophilactique qui convient aux femmes en couche ; que debout ou au lit, elles ne doivent pas être vêtues autrement que dans leur état de ſanté ordinaire ; que l'air eſt, par-deſſus toutes choſes, indiſpenſable pour les femmes en couche, à raiſon des particules putrides dont l'athmoſphere de leur appartement eſt ſurchargée. Quant aux récidives que l'on veut prévenir, ce ſont les mêmes ſoins, les mêmes attentions qu'il faut ſeulement un peu plus condenſer & établir dès le commencement de la groſſeſſe ; & ſur toutes choſes, prendre garde qu'elles ne commettent les imprudences qu'elles avoient déja commiſes dans leurs groſſeſſes précédentes, & qui avoient donné

donné lieu à l'éruption miliaire ; enfin prendre toutes les précautions imaginables pour empêcher que la crainte, le chagrin, &c. n'aient aucun accès dans leur esprit, parce qu'en général une femme forte devient une femmelette en couche.

Il résulte donc de tout ce qui a été dit ci-dessus, 1º. que la fievre miliaire des femmes en couche est au plus symptomatique ; que, pour moi, je ne la considere même point comme telle ; que d'ailleurs ce symptome, dépendant le plus souvent de la volonté ou de l'ignorance du Médecin, ne peut lui donner son nom ; 2º. qu'en général je fais abstraction que c'est une femme en couche que j'ai à traiter, sans cependant négliger l'état des excrétions ; 3º. que je considere ces fievres comme putrides, malignes, inflammatoires, & souvent ayant

ces trois caracteres à la fois; 4°. que je ne crois pas à la vérité ces fievres putrides & malignes *per ſe*, mais bien devenues telles par la ſuppreſſion des lochies d'une part, & la réſorption de l'humeur laiteuſe de l'autre, & ſouvent auſſi par la maniere dont ces ſortes de maladies ſont priſes dans le commencement; 5°. que, dans le traitement de ces maladies, je n'y vois de différence avec les autres fievres putrides, malignes, &c. que la connoiſſance de la cauſe matérielle; 6°. qu'à mon avis, il eſt auſſi abſurde de s'occuper de l'éruption miliaire dans ces maladies, qu'il le ſeroit, dans l'ictere, de s'occuper des glandes ſalivaires, des couloirs de la peau, des voies urinaires, &c. parce qu'ils ſe trouvent tous imprégnés de la bile qu'ils charrient au dehors; 7°. enfin que l'on peut prévenir l'éruption dans

une premiere couche, & empêcher la récidive dans une ſeconde, en s'oppoſant, par tous les moyens connus, à ce qu'une forte tranſpiration s'établiſſe, & que le cours des lochies ne ſoit interrompu.

Comme la Faculté a interdit aux concurrens toute eſpece d'explication ſyſtématique, j'ai cru qu'en ſouſcrivant à cet ordre, je ne pourrois mieux faire auſſi que d'éviter toutes les citations & toutes les autorités, peu faites d'ailleurs pour en impoſer à une Compagnie ſavante qui ne veut juger que d'après des faits de pratique : auſſi je puis aſſurer que, s'il y a de la négligence dans le ſtyle, un défaut d'ordre dans ma maniere de procéder, & même des redites, il faut attribuer tout cela à ce que ce foible eſſai a été médité au lit des malades, & non point dans le ſilence du cabinet. Comme

je ne me ſuis preſque étayé d'aucune autorité, j'ai imaginé ne pouvoir mieux faire que d'appuyer toutes mes aſſertions par les obſervations ſuivantes, dans leſquelles on trouvera quelques différences qui ont pu m'échapper dans le tableau que j'ai tracé, tant des ſymptomes & du traitement, que de l'invaſion & de la terminaiſon de ces ſortes de maladies. Trop heureux! ſi le fond de mon Ouvrage peut aſſez intéreſſer mes Juges pour obtenir de leur part toute l'indulgence dont il a beſoin pour la forme & pour le ſtyle.

PREMIERE OBSERVATION.

Le 2 Septembre 1770, la femme d'un Jardinier, âgée de vingt-ſept ans, d'une conſtitution forte & ſanguine, accoucha fort heureuſement d'un garçon bien por-

tant. Sa groſſeſſe avoit été heureuſe, & ſon travail aſſez prompt ; les ſuites euſſent eu probablement la même terminaiſon ſans un événement imprévu qui produiſit le plus grand déſordre.

Son mari, qui, depuis quelque tems, vendoit du vin en fraude, manqua d'être ſurpris le 5 du même mois, ſans une voiſine qui vint annoncer que les Employés aux Aides arrivoient, qu'il étoit décélé, &c. Il y avoit alors beaucoup de perſonnes qui buvoient dans la chambre de l'accouchée : on jetta auſſitôt les pintes de côté ; une partie des buveurs ſortit par la fenêtre ; l'autre ſe cacha ; en un mot, le tumulte fut prompt, mais il n'en fut pas moins violent ; & cette femme, dans ſon lit & ſous les yeux de laquelle tout ſe paſſoit, fut ſaiſie d'un effroi terrible, dont les ſuites manquerent de lui coûter la vie.

Depuis le 2, à ſept heures du matin qu'elle étoit accouchée, juſqu'à l'époque de cette révolution, le 5 à ſix heures du ſoir, tout s'étoit paſſé dans l'ordre; mais les évacuations, qui, juſques-là, avoient été leur train ordinaire, furent ſupprimées net, & cela *illicò*. Auſſi-tôt cette femme éprouva une horripilation univerſelle, avec des étouffemens conſidérables; la poitrine étoit ſi ſerrée, qu'elle ne pouvoit plus reſpirer. Le mari & les parens, revenus de leur terreur qui n'étoit pas à la vérité ſans fondement, ſe livrerent entiérement à cette malheureuſe femme, à laquelle ils donnoient des ſecours fort mal entendus: ils allumerent d'abord grand feu, l'échaufferent, avec des linges très-chauds, de la tête aux pieds, l'écraſerent ſous le poids des couvertures; enfin ils lui firent une rôtie au vin & au ſucre, ſur laquelle

ils la faiſoient boire chaudement, pour, diſoient-ils, lui raſſurer le cœur. Leur intention étoit ſans doute bonne, mais fort mal concertée : ils allumerent le feu de la fievre, & produiſirent le plus grand tumulte dans toutes les liqueurs qui n'étoient déja que trop agitées. S'appercevant enfin, ſur les onze heures, que leurs ſoins étoient plus que ſuperflus, ils ſe déciderent à m'envoyer chercher, & je la trouvai dans l'état ſuivant.

La malade étoit extrêmement agitée de corps & d'eſprit ; elle étoit dans un mouvement continuel, ne pouvant trouver aucune bonne ſituation dans ſon lit ; elle parloit beaucoup, & ſa parole étoit très-breve ; ſon viſage étoit fort enluminé ; elle ſe plaignoit de douleurs de tête fort aiguës, de douleurs de reins & d'étouffemens ; ſa reſpiration étoit extrêmement laborieuſe ; ſa langue étoit belle,

mais aride ; les yeux rouges & ſcintillans ; le pouls plein, dur & fréquent ; les arteres carotides battoient encore avec plus de force ; la peau étoit des plus ardentes, & couverte de grandes plaques rouges ; la malade crioit à la ſoif, & buvoit ſans ceſſe : cependant point d'urines, point de lochies, & le ventre étoit mollet ; enfin elle éprouvoit tous les ſymptomes qui annoncent une irruption de ſang des plus tumultueuſes & des plus promptes au cerveau.

J'annonçai un délire prochain ; j'ordonnai ſur le champ une ſaignée de la jugulaire, & une du pied deux heures après ; force petit lait en boiſſons & en lavemens que je preſcrivis au nombre de ſix pour la nuit. Je conſeillai en outre qu'on appliquât ſur toute la région du bas ventre une flanelle bien imbibée d'une décoction de plantes émollientes,

le

le plus chaudement poſſible, & que l'on renouvellât ce topique toutes les heures.

Il étoit environ minuit, quand je quittai la malade que je jugeai en très-grand danger; j'y retournai le lendemain matin ſur les ſept heures, & je la trouvai beaucoup plus mal que la veille: les pulſations du pouls étoient d'une rapidité & d'une vîteſſe, telles qu'il m'étoit impoſſible de les ſuivre, je ne pouvois pas en compter plus d'une vingtaine ſans me tromper. Son délire qui n'étoit d'abord que de ſimples aberrations, devint enſuite tellement furieux, qu'il fallut quatre hommes toute la nuit pour la tenir. J'apperçus, dans les taches rouges que j'avois découvertes la veille, quelques grains de millet blanc; je me fis rendre compte de tout ce qui lui avoit été adminiſtré, & de l'effet qui en étoit réſulté: toute mon ordonnance avoit été,

me dit-on, exactement remplie, aux saignées près. Je fus fort mécontent de ce que l'on avoit négligé le seul moyen sans lequel je ne voyois point de salut à espérer pour la malade : en effet, il n'y avoit pas d'autre moyen pour prévenir l'engorgement inflammatoire & la stase gangreneuse dont le cerveau étoit menacé. Sans perdre plus de tems en raisonnement, j'envoyai sur le champ chercher un Chirurgien pour lui ouvrir une des jugulaires dont il ne put jamais venir à bout, tant elle étoit furieuse d'une part, & les hommes qui la tenoient, mal-adroits de l'autre : il fut obligé d'ouvrir la saphene, de laquelle je fis tirer environ le double de sang d'une saignée ordinaire. J'en fis recevoir séparément dans une palette où il manifesta promptement une coene blanche, épaisse & des plus tenaces ; elle étoit

auſſi dure à déchirer qu'un parchemin. Ma premiere intention étoit qu'on lui en tirât juſqu'à défaillance; mais j'appréhendai avec raiſon qu'elle n'arrivât trop tard; car la quantité que nous obtînmes d'abord, ne fut ſuivi d'aucune diminution ſenſible dans le pouls. J'ajoutai aux mêmes remedes l'eau de poulet légérement nitrée, pour prendre alternativement avec le petit lait; & j'ordonnai ſur toutes choſes que, ſur les dix heures, on rouvrît la ſaphene, c'eſt-à-dire, trois heures après la premiere, & qu'on en tirât la même quantité de ſang.

A cette ſeconde ſaignée, la malade n'éprouva pas plus de foibleſſe qu'à la premiere. La diathèſe phlogiſtique étoit également ſenſible par le *coagulum* coenneux qu'on en obtint; la tête étoit un peu plus nette; les yeux moins rou-

ges & moins ſcintillans ; la langue commençoit à s'humecter, l'érétiſme à diminuer ; le pouls étoit un peu plus ſouple & plus flexible, mais encore plein ; la reſpiration un peu moins difficultueuſe ; la peau moins ardente & moins ſeche ; enfin il y avoit un mieux ſenſible : l'éruption d'ailleurs étoit beaucoup plus abondante, ſur-tout entre les deux ſeins & derriere le cou. Voilà à peu près tout ce que j'obſervai à ma ſeconde viſite que je fis à midi ; voyons maintenant ce que j'obſervai à ma troiſieme & derniere viſite de ce jour.

Sur les ſept heures du ſoir, je la trouvai à peu près dans le même état ; le pouls cependant un peu plus fort, & les oſcillations plus accélérées : je conſeillai alors une troiſieme ſaignée pour les dix heures du ſoir.

Le lendemain matin à huit heures,

je la trouvai dans un état de relâchement trop conſidérable, & auquel je ne m'attendois point. Le pouls étoit large, mou & ſi flaſque, que, pour peu que je comprimaſſe l'artere, elle s'effaçoit au point que je ne ſentois plus la moindre réaction ſous mes doigts. Cette femme avoit en outre une figure hébétée qui m'en impoſa de maniere que je conſidérois cet état d'apathie comme une ſuite néceſſaire de celui d'atonie décidé où l'avoit jettée ma troiſieme ſaignée par le trop grand vuide qu'elle avoit opéré trop ſubitement, & que, par cette raiſon, je me reprochois, ſur-tout lorſque je ſus qu'elle avoit été auſſi forte que les deux précédentes. La peau étoit couverte de ſueur & de millet à baſe rouge. Je lui fis donner ſur le champ une cuillerée à café de vin d'Alicante; j'aiguiſai ſon eau de poulet d'un grain & demi de

tartre ſtibié par pinte, & je lui fis auſſi-tôt appliquer deux larges & épais véſi-catoires à la partie ſupérieure & interne des cuiſſes.

Le ſoir même, on s'apperçut, de la maniere la plus marquée, du bon effet que leur application produiſit; le pouls avoit à peu près repris toute ſa conſiſ-tance naturelle; il étoit ferme ſans être dur; il y avoit un peu de fréquence ſans trop de vîteſſe; les parties naturelles s'hu-mecterent; & la ſueur devint fort abon-dante. La malade éprouvoit, à la vérité, quelques angoiſſes, quelques titillations; mais elles étoient produites à deſſein & par l'émétique. Les urines devinrent abondantes & bourbeuſes; le bas ventre s'ouvrit comme de lui-même; les évacua-tions lochiales ſe rétablirent abondam-ment, de maniere que cette femme n'a pu réellement être évacuée que trois

ſemaines après ; la tête redevint tout-à-fait lucide : en un mot, tout ſe rétablit ſi bien, que, le 9, elle reſta levée trois heures entieres, ſans ſe trouver fatiguée.

Cette obſervation fait voir clairement, 1°. que la maladie eſſentielle étoit une inflammation laiteuſe qui ſe portoit au cerveau de la maniere la plus rapide ; 2°. que les ſaignées, bruſquement faites & copieuſes, étoient indiſpenſables pour réprimer les efforts trop violens de la nature, & pour prévenir un danger preſſant qui menaçoit le cerveau, organe ſi eſſentiel à la vie ; 3°. que je ne parle de l'éruption miliaire que *per tranſennam*, que je ne me ſuis pas même occupé de ce qu'elle eſt devenue, ſi ce n'eſt pour me rendre compte à moi-même de ſon inutilité ; 4°. que je n'ai employé le tartre ſtibié que comme tonique & non comme évacuant, en ce

qu'il ne s'eſt manifeſté aucun ſymptome qui annonçât la moindre ſabure dans les premieres voies; 5°. enfin que les véſicatoires ont autant été appliqués dans l'intention de réparer le mal qu'avoit occaſionné ma troiſieme ſaignée, que pour rappeller aux voies naturelles des évacuations qui en avoient été accidentellement détournées par une cauſe morale.

SECONDE OBSERVATION.

Madame ***, âgée de trente-ſix ans, d'une conſtitution phlegmatique, accoucha, ſur la fin d'Août 1771, d'une fille aſſez graſſe : ſon accouchement fut ſuivi d'une heureuſe délivrance; les premieres lochies ne furent point abondantes, & les ſecondes le furent encore moins; enſorte qu'après quatorze jours de

de mal-aiſe, cette femme tomba tout-à-fait malade dans la nuit du 9 au 10 Septembre ſuivant ; elle fut éveillée par des douleurs de colique les plus aiguës, & par des vomiſſemens accompagnés d'efforts violens.

Je la vis le 10 au matin, elle jettoit les hauts cris : ſon pouls étoit petit, fort lent & très-ſerré (pouls aſſez naturel dans les grandes douleurs qui le ralentiſſent ordinairement plus qu'elles ne l'accélerent) ; les extrémités froides ; les urines ſupprimées ; le bas ventre légérement météoriſé, mais inſenſible ; la difficulté de reſpirer étoit grande ; enfin ſon corps étoit tout couvert de véſicules cryſtallines blanches, qu'elle me dit avoir depuis pluſieurs jours.

Le diagnoſtic étoit ſimple, le pronoſtic important, & la cure difficile. Il eſt bon d'ajouter, ſur-tout quant au

diagnoſtic, que les ſeins étoient flétris; que l'humeur laiteuſe n'y avoit jamais abordé, & qu'il n'y avoit pas même eu de fievre de lait, au moins d'une maniere bien ſenſible.

Je commençai, 1°. à la faire ſaigner du pied ſur le champ; je fis tirer une bonne palette de ſang avant de replonger le pied dans l'eau : ce ſang forma bientôt un champignon dur & racorni; l'état des forces de la malade & celui de ſon pouls, quoique petit, me permirent de lui faire faire une ſaignée copieuſe. 2°. J'ordonnai pour boiſſons de l'eau de poulet altérée de ſuc dépuré de cerfeuil & de pariétaire, de chaque deux cuillerées par pinte; & le petit lait édulcoré de ſirop violat, pris par demi-verrées tous les quarts d'heure & alternativement. 3°. je preſcrivis force lavemens avec le petit lait, la décoction de parié-

taire & de graine de lin. 4°. Je lui fis appliquer ſur tout le bas ventre une flanelle bien imprégnée de cette même décoction, la plus chaude poſſible, & ſouvent renouvellée. Le ſoir, je fis réitérer la ſaignée de la ſaphene, trouvant toujours le pouls très-ſerré, & même un peu plus fréquent ; les vomiſſemens étoient conſidérables, & les efforts violens ; les déjections par haut & par bas étoient abondantes & d'une couleur verdâtre (*a*) ; le ſang étoit de même qualité que le premier, & les autres accidens ſubſiſtoient avec la même intenſité Je déterminai alors la malade à ſe mettre dans les bains au milieu de la nuit même, & je forçai de plus en plus en boiſſons dé-

(*a*) Les ſucs de cerfeuil & de pariétaire peuvent avoir contribué pour beaucoup à donner cette teinte aux matieres ; auſſi n'en ai-je tiré nulle conſéquence pratique.

layantes, auxquelles j'ajoutai la limonade de *facio*, pour étancher la soif qui étoit des plus preſſantes. La malade s'apperçut d'un peu de mieux; elle éprouva, d'une maniere ſenſible, du calme une demi-heure après avoir été dans l'eau, où je la fis reſter encore trois heures conſécutives, après leſquelles elle fut remiſe dans ſon lit. Le pouls ſe développa; la chaleur ſe ranima; toute la peau devint moite; le couloir des urines s'ouvrit peu à peu; les vomiſſemens ceſſerent; le relâchement ſuccéda à l'éréthiſme; la malade commença enfin à reſpirer & à dormir; ſon ſommeil fut bon & tranquille. Le lendemain matin, je profitai du calme pour lui faire paſſer deux grains de tartre ſtibié, qui l'évacuerent conſidérablement: les accidens allerent toujours en diminuant, à l'exception des régions lombaires qui étoient

reſtées ſenſibles & douloureuſes, juſqu'à ce que les évacuations lochiales furent parfaitement rétablies. Je continuai l'uſage des bains & des boiſſons humectantes pendant dix jours : je terminai les bains par un ſimple minoratif; & le tout ſe rétablit enſuite dans l'ordre naturel.

Par cette obſervation, il eſt évident, 1°. que je ne fais aucune attention aux exanthêmes des femmes en couche; 2°. que ma pratique eſt contraire à celle d'une infinité de Praticiens célebres qui redoutent les ſaignées dans l'éruption miliaire des femmes en couche; 3°. que ce moyen ſeroit en effet perfide & meurtrier, ſi ces éruptions n'étoient pas purement ſymptomatiques; 4°. qu'en général, je fais abſtraction des ſuites de couche, des éruptions miliaires, & que je ne m'occupe que de la maladie eſſentielle; 5°. qu'ici la maladie eſſentielle

eſt une colique néphrétique, pour laquelle j'ai employé la méthode convenable, ſans avoir égard aux autres circonſtances; 6°. enfin que les bains qui ont fait crier contre moi des perſonnes même de l'Art qui conſidéroient cela comme une innovation dangereuſe (mettre, diſoit-on, dans les bains une femme en couche!) ont fait miracle, en relâchant ſouverainement. Les Médecins d'*Amiens* penſent bien différemment ſur l'avantage que les femmes en couche ſont dans le cas d'obtenir de l'uſage des bains (*a*).

TROISIEME OBSERVATION.

Madame ***, âgée d'environ vingt-ſix ans, d'une conſtitution foible & dé-

(*a*) Marteau, Traité des Bains, pag. 136.

licate, menant une vie très-sédentaire, n'ayant en général jamais d'appétit, se permettant en conséquence toutes sortes d'alimens mal sains, & n'observant aucune espece de régime quelconque, devint grosse de son premier enfant les derniers jours d'Octobre ou les premiers de Novembre 1774. Le commencement de sa grossesse fut annoncé par des nausées, des vomissemens, une perte d'appétit totale, des goûts bizarres & singuliers, sur-tout un constamment décidé pour les acides : la maigreur s'en est suivie ; le défaut de sommeil ; des oppressions ; beaucoup de sécheresse & de chaleur à la peau, sur-tout à celle de la paume des mains, &c. accidens qui augmentoient à mesure qu'elle avançoit dans sa grossesse, & qui sembloient se succéder à l'envie, au point que cette jeune Dame à qui la nature avoit pro-

digué des charmes, n'étoit plus reconnoiſſable : tous ſes traits étoient effacés ; ſon viſage étoit havre & tiré, ſes yeux enfoncés ; bref, elle a eu peut-être plus de ſix mois la fievre : enfin, le 5 Août 1775, elle accoucha aſſez heureuſement d'un garçon fort & bien portant. Le travail que l'on redoutoit à raiſon de ſon peu de force, fut heureux, & ſe termina en aſſez peu de tems.

Les premieres lochies furent aſſez abondantes & conformes à l'ordre de la nature ; mais il n'en fut pas de même des ſecondes qui parurent peu, & qui ne vinrent, ſi je peux m'exprimer ainſi, qu'en traînant. Cette jeune Dame nourriſſoit, ou, pour mieux dire, vouloit nourrir ; mais la fievre qui avoit lieu long tems avant l'accouchement, reprit avec plus d'intenſité ; la peau étoit toujours ſeche, celle des mains ſur-tout étoit brûlante

à un degré à ne pouvoir la toucher; le *colaſtrum* ne parut qu'en très-petite quantité : enfin, malgré tous les accidens qui alloient toujours en croiſſant, elle ne voulut écouter aucun conſeil; elle continua ſon régime ordinaire, qui étoit de n'en point avoir. Elle avoit alors des étrangers chez elle; en conſéquence elle ſe levoit tous les jours de bonne heure, ſe couchoit tard; elle ſe gênoit, & ſe contraignoit au point qu'elle ſe mettoit à table comme les autres, non pour y manger, puiſqu'elle n'avoit nulle ſorte d'appétit, mais ſeulement pour en faire les honneurs.

Le quinze au ſoir, c'eſt-à-dire, dix jours après ſon accouchement, elle deſcendit de ſon appartement ſur une petite terraſſe, ſituée ſur le bord de l'eau à l'Eſt, où elle s'aſſit très-peu de tems à la vérité, mais aſſez pour en éprouver,

dans la nuit même, les ſuites les plus fâcheuſes. Les douleurs qu'elle éprouvoit depuis long-tems, augmenterent conſidérablement ; elle eut des agitations qui l'empêcherent de prendre le moindre repos ; la fievre & la chaleur augmenterent auſſi, & ſupprimerent le peu d'évacuations qui avoit encore lieu, quoiqu'en petite quantité.

Le lendemain matin ſeize, je fus appellé ; mais comme j'étois à la campagne, d'où je ne revins que tard, je ne la vis que ſur les dix heures du ſoir, & je la trouvai dans la ſituation la plus déſaſtreuſe : ſon pouls étoit petit, dur, fréquent, concentré & comme étranglé ; la peau ardente, quoique humectée par une moiteur aſſez conſidérable, & couverte de véſicules cryſtallines rouges ; la tête penchée ſur les épaules, ne pouvant plus la ſupporter ; les yeux ternes

& éteints; la langue plus ſeche qu'humide; les ſeins vuides; la poitrine ſurchargée; la reſpiration des plus laborieuſes; le bas ventre mollet; un délire ſourd; parlant avec la plus grande peine, & le plus ſouvent répondant ſans ſuite; ſes bras hors du lit, jettés çà & là, & pteſque toujours occupée à éplucher ſa couverture, &c. Après l'examen le plus réfléchi, je jugeai ſon état des plus graves; je tirai auſſi-tôt mon pronoſtic, & j'annonçai le danger par la nature des accidens que j'eſtimai être le produit des humeurs laiteuſe & puriforme qui étoient déplacées, & qui menaçoient de ſe déposer dans les deux cavités les plus importantes, à raiſon des fonctions qui ſembloient en être griévement affectées.

Je me déterminai ſur le champ, malgré la petiteſſe du pouls, qui étoit en outre fort enfoncé, à faire ouvrir auſſi-

tôt la ſaphene, & j'eus la douce ſatisfaction de ſentir ſous mes doigts le développement graduel, mais très-marqué, de l'artere que je ne quittois pas une ſeconde pendant la ſortie du ſang, dont je fis tirer une plus grande quantité que je ne le comptois d'abord, eu égard à ſon extrême foibleſſe. Les forces vitales me parurent moins opprimées; le pouls ſe développa très-ſenſiblement; la malade ouvrit les yeux & fixa la lumiere, ce qu'elle ne pouvoit pas faire auparavant : en un mot, le mieux, quoique ſubit, étoit marqué. Pendant l'opération de la ſaignée, j'avois fait préparer trois grains de tartre ſtibié dans ſix verres d'infuſion de fleurs de camomille, dont elle ne prit que la moitié, ce qui a ſuffi. Je fus occupé, la majeure partie de la nuit, à en ſuivre l'effet, qui fut des plus conſidérables : elle rendit, par haut

& par bas, une quantité prodigieuſe d'une bile érugineuſe & noire, dont les principes exaltés étoient d'une fœtidité inſupportable (*a*).

Le 17 matin, le pouls étoit moins fréquent & plus mollet; les pulſations étoient pleines & grandes; la peau couverte d'une tranſpiration abondante, la tête plus nette, la reſpiration plus libre; mais la malade étoit excédée de fatigues; elle ſe plaignoit de douleurs dans tous les membres; ſes ſeins étoient vuides & flétris. Je lui fis ſervir deux remedes à l'eau ſimple, qui lui procurerent des évacuations abondantes de toutes ſortes de matieres fœtides & corrompues : je

(*a*) *Scilicet tunc onere humorum levato, corporis vis agilior ſit, promptiorque ad reſidui morbi depulſionem, quæ poſterioribus diebus, cum venæ ſectio inutilis eſt futura, laborioſa eſt.* Lommius, de Febr. pag. 19.

lui fis donner, immédiatement après les remedes rendus, un bouillon gras; & auſſi-tôt le ſommeil s'empara d'elle, depuis neuf heures du matin juſqu'à quatre du ſoir qu'elle s'éveilla avec la tête entiérement nette. Je trouvai la ſueur encore plus abondante, & l'éruption miliaire plus complete. Les évacuations reprenoient leur cours ordinaire par les voies naturelles, & même plus abondamment qu'elles n'avoient encore fait. Le lait ne ſe porta plus aux mamelles, malgré tous les moyens que l'on mit en uſage pour l'y appeller.

Le 18 au matin, je trouvai le pouls preſque dans l'état naturel, la langue belle & humide, la reſpiration parfaitement libre, les urines laiteuſes & dépoſant un ſédiment blanc : tous les ſymptomes enfin étoient mitigés au point que je me décidai à l'évacuer avec pulpe de

caſſe trois onces; tamarin une once & demie; manne deux onces; ſel de glauber trois gros; le tout en deux verres de petit lait qui produiſirent tout l'effet deſiré. La malade recouvra, en très-peu de tems, ſa ſanté depuis ſi long-tems altérée; le ſommeil, l'appétit revinrent, ainſi que la fraîcheur de la peau & ſon embonpoint : tout ce qu'elle perdit par cette maladie, fut ſon lait, qui d'ailleurs n'avoit jamais abordé convenablement aux ſeins; elle en éprouva le chagrin le plus vif, parce qu'en mere reſpectable & pénétrée de ſes devoirs, elle eût deſiré bien ardemment en remplir les fonctions.

Voilà des faits que j'abandonne au Lecteur pour en tirer telles conſéquences pratiques qu'il eſtimera les plus convenables. La ſuppreſſion des lochies & de l'humeur laiteuſe, la déviation &

le transport de ces mêmes humeurs au cerveau & sur la poitrine, dont elles opprimoient les fonctions, sont trop notoires pour que j'y insiste davantage. La miliaire s'est dissipée, comme elle a paru, c'est-à-dire, sans trouble & sans attention quelconque de ma part : tout ce qui en a résulté, ce sont des démangeaisons insupportables, dont la malade s'est plainte pendant quelques jours, & qu'elle a fait peau neuve de la tête aux pieds. J'oubliois de dire que les boissons de la malade étoient de l'eau de chiendent à laquelle j'ajoutois une once & demie de sirop de limon par pinte, & de l'eau de veau aiguisée d'un grain de tartre stibié pour même quantité de liqueur.

Il est bon de noter que cette Dame est accouchée il y a environ dix mois (j'écris en Septembre 1778) d'une fille qu'elle nourrit; que la grossesse a été bonne, son

accouchement facile & prompt, & que les ſuites ont été des plus heureuſes & de très-peu de durée : elle n'a eu ni fievre de lait ni récidive d'éruption miliaire qu'elle avoit éprouvée fort abondamment dans ſa premiere couche, & que, par cette raiſon, elle redoutoit fort. En un mot, l'allaitement eſt également favorable à la mere & à l'enfant; car ils jouiſſent l'un & l'autre d'une très-bonne ſanté.

QUATRIEME OBSERVATION.

Le 27 Octobre 1776, je fus appellé à deux lieues d'ici pour voir la femme d'un Cordonnier, qui étoit accouchée depuis ſix jours; je la trouvai dans l'état ſuivant : ſon pouls étoit plein, dur, fréquent & inégal; ſa langue étoit âpre & ſeche; la peau moite & couverte de

miliaire blanche; la poitrine un peu oppreſſée; le bas ventre extrêmement tendu & fort ſenſible; les urines rares & rouges; les évacuations lochiales avoient été peu abondantes, ſur-tout les dernieres qui n'exiſtoient même plus pour le moment: la malade avoit la tête nette; la poitrine n'étoit pas également libre; les évacuations alvines n'avoient lieu qu'à force de lavemens, encore en très-petite quantité; la ſoif étoit grande; la malade éprouvoit des horripilations, même des exacerbations très-fréquentes, ſur-tout depuis la fievre de lait; l'humeur laiteuſe s'étoit portée en très-petite quantité aux mamelles.

Le diagnoſtic ne fut pas difficile à établir; le pronoſtic étoit incertain: c'étoit l'humeur laiteuſe qui cherchoit à ſe dépoſer par tous les couloirs que la nature ſembloit vouloir lui diſpoſer. Ceux

de la peau, ſans doute plus relâchés par une tranſpiration abondante, s'y prêtoient davantage, mais ne conſtituoient pas pour cela une miliaire eſſentielle. Je conſidérai le mal comme local; c'étoit une inflammation qui affectoit eſſentiellement l'utérus, & qui en ſuſpendoit les excrétions.

La méthode curative étoit indiquée de reſte par la nature des ſymptomes. Celle qui me parut convenir le mieux, étoit l'anti-phlogiſtique & la délayante : en conſéquence, je preſcrivis d'abord une ſaignée du bras, le petit lait naturel pour boiſſon & en lavemens. J'eus beaucoup de contradictions & de difficultés à éprouver. Une ſaignée du bras, me diſoit-on, pour une femme en couche! Enfin, après beaucoup de colloques de part & d'autre, & à force de raiſonnemens, je vins à bout de con-

vaincre des perſonnes très-honnetes & fort reſpectables qui s'intéreſſoient vivement à la ſituation de cette jeune femme. Je lui fis tirer, en ma préſence, trois bonnes palettes de ſang, qui, en très-peu de tems, préſenta un *coagulum* ſec & coenneux : deux heures après, je fis répéter la ſaignée ; on tira la même quantité de ſang. En partant, j'eus ſoin de recommander que, ſi les accidens ne diminuoient pas le ſoir, on en fît une troiſieme, qui heureuſement devint inutile. Une heure au plus après la ſeconde ſaignée, il ſe fit une détente conſidérable ; le bas ventre ſe lâcha ; la malade fit une ſelle copieuſe ; les parties naturelles commencerent à s'humecter ; il parut d'abord quelque choſe en rouge, puis en blanc ; l'humeur laiteuſe coula en abondance la nuit ſuivante, & la malade dormit environ cinq heures conſé-

cutives; ce qu'elle n'avoit pas encore fait depuis ſon accouchement. Le lendemain ſeulement, on continua l'uſage du petit lait en boiſſon & en lavemens, qui fit beaucoup de bien en ce qu'il diminua la chaleur des entrailles, fit couler la bile, & relâcha complétement le bas ventre, qui, en vingt-quatre heures, revint à ſon état naturel : le régime, quelques lavemens terminerent la guériſon. Je retournai voir la malade quatre jours après; j'eus la ſatiſfaction de la trouver ſe promenant dans ſa chambre : elle fut évacuée long-tems après, parce que les lochies, coulant abondamment, en avoient empêché, & que d'ailleurs elles ſuppléoient à tout.

Cette obſervation démontre évidemment, 1°. que cette éruption ſymptomatique étoit le produit de l'humeur laiteuſe qui s'étoit échappée par les

pores de la peau ; 2°. qu'un Médecin qui se seroit occupé de ce symptome en négligeant la vraie maladie, l'inflammation de l'utérus, auroit infailliblement tué la malade ; 3°. que la saignée du pied, au lieu de celle du bras, eût été meurtriere, en ce que, loin de diminuer l'obstacle, elle l'eût au contraire augmenté, en dérivant une plus grande quantité de sang ; 4°. enfin que la méthode échauffante en pareil cas, dans l'intention de provoquer les évacuations lochiales, & de pousser à la peau, eût bientôt produit la gangrene à l'utérus, & delà la mort.

CINQUIEME OBSERVATION.

Une jeune Dame de cette Ville, âgée de ving-trois ans, d'une très-bonne constitution, accoucha de son second enfant le premier Janvier 1777 : son

accouchement fut heureux ; mais les ſuites furent bien différentes. Les premieres évacuations ſe paſſerent aſſez dans l'ordre, mais les ſecondes parurent à peine ; la fievre de lait fut orageuſe : la jeune accouchée paſſa la nuit du 3 au 4 dans des inſomnies, dans des agitations cruelles, & qui alloient juſqu'au délire. Le lendemain matin 4, la malade étoit un peu mieux en apparence ; mais le ſoir, les accidens reparurent avec vigueur, & déciderent les parens à m'envoyer chercher.

Le quatre au ſoir, ſur les neuf heures, je trouvai, à ma premiere viſite, la jeune malade ſe plaignant de douleurs de tête lancinantes & des plus aiguës, ayant les yeux fort animés & ſcintillans, riant à tous propos, la langue ſeche & noire, éprouvant une ſoif inextinguible, la poitrine fort étouffée & la reſpiration

extrêmement gênée, les ſeins à ſec & flétris, rien ne paſſant par bas, le ventre mollet, la peau un peu moite & couverte de véſicules miliaires blanches ſemées çà & là; le pouls fort plein, intermittent & avec beaucoup de fréquence. La malade manifeſtoit de tems en tems quelques aberrations.

Le diagnoſtic étoit clair, le pronoſtic fort grave, & le plan curatif étoit tracé par l'appareil des ſymptomes & la nature des organes affectés. Cette malade étoit menacée, à ne s'y pas méprendre, d'une apoplexie & d'une péripneumonie laiteuſes.

Sans avoir égard à l'éruption miliaire, je conſeillai, 1°. la ſaignée du pied plus ou moins répétée, ſuivant l'état du pouls & les forces de la malade; 2°. le tartre ſtibié au premier moment de relâche, pour ſecouer l'humeur laiteuſe,

&

& en débarraſſer les différens couloirs où elle ſembloit s'être fixée; 3°. des lavemens émolliens & laxatifs; 4°. une flanelle trempée dans du lait chaud, appliquée, tant ſur les parties naturelles, que ſur toute la région du bas ventre; 5°. enfin pour boiſſon, une eau de poulet légérement émulſionnée & nitrée . . . Au mot de *ſaignée du pied*, je crus que le mari de l'accouchée, la Sage-femme, la Garde, &c. alloient m'arracher les yeux : non-ſeulement on ne vouloit plus m'entendre; mais je fus même obligé de prendre congé de la compagnie, à moins, me diſoit-on fort honnêtement, que je ne vouluſſe ordonner d'autres remedes, comme ſi blanc & noir étoient indifférens en Médecine. C'eſt ici le cas de dire avec *Baglivi* : *Qui decipi vult, decipiatur*; en effet, ils l'ont été. Je m'en allai en leur

annonçant que la jeune malade ſeroit victime de leur ignorance & de leur entêtement.

Les choſes allerent enſuite de mal en pire. Le lendemain on appella un de mes Confreres, qui, plus complaiſant que moi, ſouſcrivit aux avis du petit comité: il ordonna des remedes pour, dit-on, pouſſer le millet à la peau, & l'application des véſicatoires qui ne furent pas ſuivis d'un heureux ſuccès; la fievre, la chaleur, la ſoif & le millet même (*a*)

(*a*) Je conſidere l'éruption miliaire chez les femmes en couche, telle que je la conſidere dans toutes les fievres *mali moris*, c'eſt-à-dire, que je n'y vois qu'un ſymptome nullement fait pour fixer l'attention dans l'application des moyens curatifs. Rien de ſi commun cependant que de rencontrer des Médecins qui font de ce ſymptome leur objet capital, & qui, en ſe conduiſant d'après cette maniere de voir, précipitent leurs malades au tombeau. Ils croient avoir tout dit, lorſqu'ils alleguent que

ont augmenté au point que la malade, après trois jours de maladie, a ſuccombé, comme je l'avois annoncé.

Cette obſervation prouve deux choſes :

---

telle femme en couche eſt morte couverte de pourpre & de millet, & que tel homme a ſuccombé à ſa maladie également couvert de ces ſortes d'éruptions, & même tout gangréné. Je le crois bien; cela ne peut & ne doit jamais arriver autrement. Toutes les fois qu'on traitera un ſymptome pour une maladie eſſentielle : ſymptome qui, comme le produit de la fermentation & de l'orgaſme des liqueurs, demandant à être réfréné & réprimé, eſt au contraire combattu par des diaphorétiques, des cordiaux, dont le propre eſt de précipiter la diſſolution putride déja commencée, ou de porter la gangrene dans les différens viſceres où une diſpoſition phlogiſtique l'avoit appellé dès le commencement de la maladie : le millet, le pourpre, la gangrene même ſeront inévitables & une ſuite néceſſaire d'une pareille conduite, qui eſt de faire ce qu'on appelle *currenti calear addere.* En effet, que diroit-on d'un homme qui, à grands coups d'éperons, voudroit ſe rendre maître d'un courſier fougueux & l'arrêter dans ſa courſe.

ſavoir, que le traitement incendiaire a été & devoit être mortel (*a*); que le ſeul convenable & le ſeul indiqué étoit l'anti-phlogiſtique & le rafraîchiſſant, qui eût sûrement été ſuivi d'un ſuccès auſſi heureux & auſſi favorable à l'égard de celle-ci, qu'il l'a été envers la jeune Dame qui fait le ſujet de ma troiſieme Obſervation. Il y avoit même plus d'avantage pour celle-ci que pour l'autre,

(*a*) Les Sages-femmes ſont ici en poſſeſſion, de tems immémorial, d'être ignorantes & de ſe mêler, à l'excluſion des Médecins, du traitement des maladies des femmes en couche. La Sage-femme qui a accouché la femme qui fait le ſujet de cette Obſervation-ci, l'avoit déja traitée, avant ma premiere & derniere viſite, avec le vin, le ſucre, la canelle, l'armoiſe, &c. ainſi qu'elles le pratiquent ordinairement : méthode meurtriere & commune à toutes ces Médicaſtres femelles & à une infinité d'autres de même eſpece qui ſouvent ſont des fléaux plus deſtructeurs que la peſte.

en ce qu'elle n'étoit accouchée que depuis trois jours ; qu'elle étoit forte & d'une complexion beaucoup plus vigoureuſe que l'autre, qui outre cela étoit malade depuis ſix mois, & accouchée depuis quinze jours.

Les véſicatoires ſont-ils d'un effet auſſi avantageux qu'on l'imagine communément ? Non ſans doute ; c'eſt ce qu'il faut examiner ici de nouveau, & en peu de mots. Les véſicatoires ſont généralement déſapprouvés par les Praticiens, dans les ſuites de couche ſurtout, dans celles où l'inflammation prédomine. *Mannigham* dit poſitivement que les véſicatoires ſont toujours dangereux & cauſent ſouvent la mort, lorſqu'on les applique les premiers jours des maladies qui ſurviennent aux femmes en couche. *Baglivi* (*a*) cite, entr'autres

exemples, l'hiſtoire d'une fievre de couche qui ſe termina malheureuſement, & dans laquelle les véſicatoires furent employés avec un déſavantage évident pour la malade. *Glaſs*, *Grant*, ainſi que pluſieurs autres, en diſent autant. En effet, les véſicatoires, à moins qu'ils ne ſoient très-indiqués par la flaccidité du pouls & l'anéantiſſement, pour ainſi dire, total des forces de la nature, ont les ſuites les plus fâcheuſes pour les femmes en couche; en ſtimulant, en enflammant la matrice, ils produiſent promptement la gangrene & la mort. D'ailleurs, les véſicatoires appliqués dans le commencement de toutes les maladies aiguës, fievres putrides, bilieuſes ou inflamma-

(*a*) *Baglivi Opera*, *pag.* 590.

toires, ne font qu'agacer, augmenter la diatheſe inflammatoire, & donner beaucoup plus d'intenſité à l'acrimonie de la cauſe morbifique. Ce que j'ai déja dit plus haut des véſicatoires me diſpenſe de m'étendre plus au long.

SIXIEME OBSERVATION.

Le 18 Mai 1778, à dix heures du ſoir, la femme d'un Serrurier, jeune, mais délicate, après un travail laborieux qui dura deux jours & deux nuits, & que l'on fut obligé de terminer à l'aide du forceps, mit au monde une petite fille (c'étoit ſon premier enfant) qui avoit beaucoup ſouffert au paſſage. Cette jeune femme éprouva ſi long-tems des douleurs aiguës, que la fievre s'alluma, même avant l'accouchement fini, & que, ſix heures après ſa terminaiſon,

il ne fut plus queſtion d'aucunes évacuations. A l'époque de la *monte* du lait, la fievre & tous les accidens qui ſuivent, augmenterent d'intenſité, au point que je fus appellé le Jeudi, ſur les neuf heures du ſoir.

Je trouvai la malade jettant les cris les plus aigus, fort ſouffrante de la tête aux pieds; ſe plaignant de douleurs de tête inſupportables, des maux de reins atroces & de violentes coliques. Le pouls étoit dur, fréquent & fort concentré; les yeux mornes, la face livide & plombée; la langue ſeche & noire; les gencives également arides & noires; l'haleine brûlante, la reſpiration coupée par des oppreſſions précordiales fort conſidérables; la peau d'une chaleur & d'une ſéchereſſe exceſſives; le bas ventre fort élevé & très-ſenſible: toute la région de la matrice étoit plus volumineuſe;

neuſe; elle occupoit beaucoup plus d'eſpace que dans le tems de la groſſeſſe même; la malade ſe plaignoit de douleurs univerſelles; elle éprouvoit des laſſitudes ſpontanées dans tous les membres; enfin elle étoit dans un état très-fâcheux & dans un accablement extrême.

D'après toutes les queſtions qui ſe font en pareilles circonſtances, j'appris que cette malheureuſe femme avoit été violemment tracaſſée par la mal-adreſſe de la Sage-femme; qu'elle n'évacuoit par aucunes voies; qu'il n'y avoit que très-peu ou point d'urines, point de lochies cinq à ſix heures après l'accouchement; qu'elle n'avoit point du tout été à la garde-robe; enfin que, pour faire venir, me dit-on, *ſes ſangs* (*a*), on lui avoit donné force vin chaud avec beaucoup de ſucre, &c.

(*a*) Expreſſions familieres à ces ſortes de gens.

Je preſcrivis, dans le moment même, le régime contraire, les boiſſons anti-phlogiſtiques, l'eau de veau altérée des ſucs exprimés de cerfeuil & de bourrache; le petit lait clarifié & édulcoré avec le ſirop violat; des demi-lavemens ſouvent répétés & préparés avec la décoction de graine de lin; une flanelle imprégnée d'huile de camomille, appliquée chaudement ſur toute la ſurface du bas ventre, & renouvellée quatre fois par jour, & ſur-tout des ſaignées du bras. La premiere fut faite à l'inſtant, & on lui tira trois fortes palettes. Tout ce que je preſcrivis fut exécuté avec la plus grande exactitude & ſucceſſivement.

A minuit on réitéra la ſaignée par la même ouverture, & l'on tira la même quantité de ſang.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, c'eſt-à-dire, quatre heures après la ſeconde ſaignée, je la vis & la trouvai

à peu près dans le même état. Elle me dit que la seconde saignée l'avoit soulagée ; mais que ce soulagement n'avoit été que momentané ; qu'elle se croyoit pire ; que ses douleurs étoient beaucoup plus vives : cependant, d'après un mur examen, je ne découvris rien de changé ; tout me parut dans le même état. Je persistai dans le même plan de conduite que l'état du pouls & la nature des symptomes m'avoient dicté. J'oubliois de dire que le sang n'avoit point le caractere inflammatoire ; il étoit fort sec & d'un beau rouge. N'appercevant pas de diminution dans les douleurs, ni de changement dans le pouls qui ne se dilatoit point, j'ordonnai une troisieme saignée jusqu'à défaillance, ce qui fut exécuté ; & je prescrivis une potion huileuse, composée de sirop de diacode & d'huile d'amandes douces, de chaque

une once, dont elle prit une cuillerée toutes les heures.

Comme je ne pus, ce jour-là, voir la malade que ſur les neuf heures du ſoir, ce qui faiſoit un intervalle de dix-ſept heures, voici le compte qu'on m'en rendit. La ſaignée fut moins forte que les deux précédentes, en ce qu'une ſyncope vint en arrêter le cours : la foibleſſe fut longue ; mais une fois revenue à elle, le pouls s'eſt manifeſté plus développé, moins fréquent, & un peu plus fort. Une demi-heure après, elle rendit par partie des lavemens qu'elle n'avoit pas rendu dans la nuit, avec des matieres noires, durcies comme de petits crotins de brebis ; elle rendit auſſi beaucoup de vents par haut & par bas : les douleurs furent moins vives, & ne prenoient plus que par intervalle ; enfin elle avoit pris du ſommeil environ deux heures en diſ-

férentes fois à la vérité. A mon retour, ſur les onze heures, je lui trouvai les yeux meilleurs, la langue un peu moins aride, la peau moins brûlante, le pouls bien dilaté; mais la fievre plus forte, les oppreſſions moindres, ainſi que les douleurs de tête; & ſe plaignant toujours de maux de reins qui la prenoient aſſez violemment, & comme par accès; le bas ventre fort météoriſé & très-ſenſible au toucher, mais point douloureux quand on n'y touchoit pas; les ſeins ſecs, ainſi que les parties naturelles; rien ne paſſoit; les urines couloient en très-petite quantité, & rouges comme du ſang. J'inſiſtai ſur l'uſage des boiſſons délayantes, des lavemens, des embrocations huileuſes; enfin ſur les mêmes moyens que ci-deſſus preſcrits, la potion huileuſe & les ſaignées auxquelles j'ai cru inutile de revenir, exceptées.

Le lendemain matin, cinquieme jour de la maladie, je la vis ſur les ſept heures, & je la trouvai à peu près dans le même état que la veille : toute la différence conſiſtoit dans la fievre qui étoit plus forte, & dans une tranſpiration qui commençoit déja aſſez bien. J'examinai la peau de près ; elle étoit parſemée çà & là de véſicules cryſtallines rouges : les douleurs ſembloient être moins aiguës, & les paroxiſmes moins fréquens ; mais le météoriſme du bas ventre étoit le même. Il eſt bon d'ajouter qu'une heure après ma derniere viſite de la veille, c'eſt-à-dire, à dix heures du ſoir, la malade éprouva des horripilations aſſez fortes, une eſpece de froid, comme elle me dit, entre cuir & chair, & qui enſuite fut ſuivi d'une forte chaleur ; horripilations qui ſe firent ſentir de tems en tems la nuit, & dont la ſueur

qui ſe manifeſta, étoit probablement la terminaiſon. Les mêmes remedes furent continués juſqu'à huit heures du ſoir que je vis la malade qui étoit, pour ainſi dire, noyée dans la ſueur, après avoir éprouvé pluſieurs exacerbations dans la journée : l'éruption miliaire étoit complete; les autres ſymptomes mitigés, mais la fievre toujours forte.

Le 24, qui étoit le ſixieme jour de la maladie, les accidens commencerent à diminuer, après une nuit aſſez orageuſe par différens redoublemens qui s'étoient ſuccédés; la langue devint humide; le bas ventre un peu moins tendu; les urines plus abondantes; la ſoif & la chaleur moins grandes : les douleurs diminuoient ſenſiblement, ſans cependant ceſſer; ainſi des autres ſymptomes : les lavemens commençoient à charrier, ce qu'ils n'avoient pas encore fait; la

nuit, ſans être excellente, fut moins mauvaiſe que la précédente.

Les 25, 26, 27 & 28, c'eſt-à-dire, les 7, 8, 9 & 10 de la maladie, furent, à quelque choſe près, les mêmes, tantôt bien, tantôt mal. Le pouls alternativement fort & plein, petit & ſerratil; l'état de la maladie ne varioit & ne différoit que du plus au moins de fievre, de douleurs plus ou moins vives, plus ou moins fréquentes; ainſi des autres acceſſoires. Quant à l'humeur laiteuſe, elle ne couloit par aucunes voies, ni par les ſeins, ni par la vulve; les urines devenoient cependant moins rares.

Le 29 & le 11 de la maladie, les douleurs étoient fort mitigées; la langue moins noire, quoique fort ſale, mais très-humide; la ſoif & la chaleur fort diminuées, la fievre moins forte, les redoublemens moins fréquens; ainſi des

autres

autres ſymptomes : l'éruption toujours la même.

Les 30 & 31, 12 & 13 de la maladie, la fievre étoit de tous les ſymptomes celui qui ſe ſoutenoit avec le plus d'opiniâtreté : il y avoit encore juſques à trois & quatre redoublemens en vingt-quatre heures. Tous les autres ſymptomes, ſur-tout dans la rémiſſion de la fievre, allerent toujours en diminuant ; les lavemens & les boiſſons produiſirent leur effet.

Le premier Juin & le quatorzieme jour de la maladie, la malade éprouva une révolution critique qui lui fut avantageuſe, en ce qu'elle me détermina à l'évacuer, ce que je n'avois pu encore entreprendre juſqu'alors. Sur les trois heures après-midi, elle vomit beaucoup de bile & un ver ſtrongle vivant. Les lavemens charrioient des matieres pu-

trides; les urines dépoſoient un ſédiment blanc & fort épais; la langue, de noire qu'elle avoit été, devint blanche & fort humide, & le bas ventre ſe détendit complétement.

Le 15 au matin, trouvant un moment de relâche, je le ſaiſis pour évacuer la malade avec l'émétique, qui lui procura des évacuations exceſſives de matieres putrides & d'une fœtidité inſupportable, tant par haut que par bas : je profitai de cette diſpoſition de la part des humeurs pour être évacuées; & dans la même matinée, je lui fis paſſer deux onces de manne & un gros de ſel de duobus dans un verre d'eau de veau, ce qui l'évacua encore beaucoup juſqu'au ſoir. Sur les dix heures, je lui fis donner, pour conſoler ſon eſtomac, un demi-gros de thériaque délayé dans trois cuillerées d'eau & une de vin. La nuit ne fut pas mauvaiſe.

Les 16 & 17 furent deux journées assez bonnes, ainsi que les nuits, la fievre subsistant toujours.

Le 18, j'évacuai de nouveau avec un minoratif composé de manne, casse, sel de glauber en deux verres de petit lait, le deuxieme aiguisé d'un grain de tartre stibié qui produisit le meilleur effet, & qui diminua sensiblement l'éruption miliaire.

Les 19, 20 & 21, il n'y eut rien de notable, sinon qu'il n'y avoit plus qu'un redoublement sur les cinq heures du soir.

Le 22, je l'évacuai de nouveau avec follécules & sel de duobus, de chaque un gros & demi; manne une once; sirop de noirprun une demi-once, le tout en une seule dose. Les selles furent abondantes; elles entraînerent sur-tout beaucoup d'humeur laiteuse. L'éruption al-

loit en diminuant, à raiſon des évacuations qui diminuoient le volume de l'humeur.

Cette maladie a encore duré dix-huit à vingt jours. La malade éprouvoit des alternatives de bien & de mal : lorſqu'elle ſembloit être guérie, elle retomboit dans de nouveaux accidens qui le plus ſouvent dépendoient des fautes commiſes contre le régime. Au ſurplus, je ne la ſuivis plus depuis cette derniere médecine : je conſeillai tout ſimplement qu'elle fît uſage de pédiluves, de lavemens ; & pour boiſſon, d'une tiſanne faite avec la racine de canne de Provence & le ſel de duobus ; qu'elle fût purgée légérement, tous les cinq à ſix jours, pendant encore quelque tems, ce qui fut en partie exécuté. En un mot, il lui a fallu quarante jours pour guérir radicalement. Il eſt bon de noter que le lait

n'a jamais monté aux mamelles, ni descendu à la vulve; qu'il s'eſt échappé par tous les autres émonctoires, par ceux de la peau, par la voie des ſelles, ainſi que par celle des urines.

Cette Obſervation prouve que tout le mal étoit à la matrice; que cet organe avoit beaucoup ſouffert par la diſtenſion de la groſſeſſe, mais encore beaucoup plus par les fauſſes manœuvres de la Sage-femme; que le millet a diſparu & cédé à l'uſage des purgatifs; que la maladie eſſentielle étoit une inflammation de l'utérus, qui s'eſt trouvée enſuite compliquée de putridité par la ſuppreſſion & le refoulement des lochies & de l'humeur laiteuſe; enfin qu'il eût été bien malheureux pour cette femme que j'euſſe pris le change, en m'occupant eſſentiellement de ſon éruption miliaire.

SEPTIEME ET DERNIERE OBSERVATION.

Madame de ***, Américaine, âgée de dix-neuf ans, d'une belle & grande ſtature, mais ayant le genre nerveux doué d'une ſenſibilité & d'une vibratilité peu communes, arrivée du Cap-François en France, après une traverſée aſſez orageuſe, dans le courant du mois d'Octobre 1777, devint groſſe, les premiers jours de Novembre, de ſon ſecond enfant. Les premiers tems de ſa groſſeſſe furent marqués par des chagrins domeſtiques des plus vifs : il fallut ſe ſéparer, à cette époque, d'un mari tendrement aimé, qui fut obligé de s'en retourner en Amérique peu de tems après ſon arrivée en France. Cette ſéparation lui coûta ſans doute beaucoup, & ne contribua pas peu à influer ſur la ſanté de la mere & de l'enfant. Dans le milieu

de ſa groſſeſſe, c'eſt-à-dire, les quatrieme, cinquieme & ſixieme mois, elle fit pluſieurs chûtes, entr'autres une ſur le ventre dans un eſcalier; & en outre dans ce même tems, elle fit en poſte quelques voyages de long cours; elle eut la fievre, d'abord intermittente ſur la fin de ſon ſeptieme mois, enſuite continue juſqu'après ſon accouchement; enſorte que ſa groſſeſſe fut marquée par trois époques déſaſtreuſes: la ſéparation d'un mari, des chûtes & des voyages fatiguans, enfin deux mois de fievre pour terminer. Ajoutez que cette jeune Dame étoit d'une indocilité preſque ſans exemple. Sourde à la voix de tous ceux qui étoient à portée de lui donner quelques conſeils ſalutaires relativement à ſa ſituation, elle n'en voulut écouter aucuns. Les fruits de toute eſpece, la crême, le lait, le café, les melons, la

pâtiſſerie & autres mauvais alimens de cette nature, faiſoient toute ſa nourriture; & cela tout le tems de la fievre, & ſans que perſonne ait jamais pu rien gagner ſur ſon eſprit pour lui faire changer ce régime.

Cette Dame accoucha, le 9 Juillet 1778, d'un garçon petit, très-fluet, fort maigre, ayant la peau couleur de ſafran : ſon travail fut auſſi heureux que prompt ; les ſuites allerent aſſez le train ordinaire; la *monte* du lait ſe fit à ſon époque, ſans une augmentation de fievre bien conſidérable ; tout ſe paſſa enfin dans l'ordre. Comme ſon imagination étoit un peu exaltée, & qu'en accouchant, elle avoit annoncé qu'elle craignoit de mourir, ſur-tout de ſes ſuites de couche, je profitai de ce moyen pour obtenir tout ce que j'eſtimois néceſſaire pour ſon ſalut. Je la tins

à

à la diete la plus rigoureuſe juſqu'à l'époque de la fievre de lait terminée. Je lui donnois pour toute boiſſon de l'eau d'orge édulcorée avec le ſirop de guimauve, un bouillon gras ſeulement toutes les cinq à ſix heures; & je lui faiſois ſervir trois lavemens par jour. La fievre, ſans être violente, étoit aſſez forte; la bouche amere; la langue fort chargée & humide, & un dégoût décidé pour toute eſpece d'alimens. Auſſi, ſi, d'un côté, ſa crainte m'a ſervi pour ſa docilité du moment, de l'autre, la perte d'appétit n'a pas peu contribué à me ſeconder dans mon plan de conduite. Malgré tous ces petits accidens, qui étoient des ſymptomes non équivoques d'une ſabure conſidérable dans les premieres voies, les lochies avoient toujours paru en aſſez grande quantité & de bonne qualité, juſqu'au huit de ſes

couches qu'elle demanda, à toutes forces, à voir ſon enfant, ſur la ſanté duquel nous ne fondions pas de grandes eſpérances. On le lui preſenta enfin; &, comme cet enfant reſta quelque tems auprès d'elle ſur ſon lit, où il éprouva des convulſions violentes, la mere en fut ſi vivement touchée, qu'à l'inſtant tout fut ſupprimé, ſans qu'elle m'en dît le moindre mot. Le ſoir même, la fievre augmenta; le mal de tête, la ſoif, la chaleur s'annoncerent; & elle paſſa une aſſez mauvaiſe nuit.

Le lendemain matin, je lui trouvai en effet beaucoup plus de force & de vîteſſe dans le pouls, plus de fievre enfin; mais le pouls fort bon & très-régulier; la ſoif augmentée, ainſi que la chaleur à la peau; la langue plus ſale & moins humide, &c. Je la tranquilliſai ſur ſon état, & lui conſeillai, pour l'améliorer, de ne prendre pour toute

nourriture que de l'eau de veau très-légere & quelques lavemens : elle en reçut ſix dans cette journée.

Le 10 au matin, je trouvai de la diminution dans la fievre, dans la chaleur, & par conſequent dans la ſoif; la bouche étoit très-mauvaiſe, la langue fort ſale, le pouls bon, la peau couverte de ſueur & d'éruption miliaire blanche. Je profitai de cette bonace pour l'évacuer ſur le champ avec trois grains de tartre ſtibié en quatre verres : deux ſuffirent pour procurer des évacuations exceſſives de matieres glaireuſes, bilieuſes & des plus corrompues.

Le 11, je la purgeai avec follécules & ſel végétal, de chaque un gros, manne une once & demie, ſirop de roſes pâles demi-once, le tout en une ſeule doſe, & qui l'évacua conſidérablement.

Le 12, elle étoit infiniment mieux;

il ne lui reſtoit plus que de la foibleſſe, & un léger mouvement fébrile qui fut bientôt enlevé par un régime exact, & par une médecine qu'elle prit le 14 ſuivant.

Je la remis enſuite à une nourriture plus ſolide, & par degré à ſa maniere de vivre ordinaire, en lui défendant toutefois l'uſage des alimens qui pouvoient lui être nuiſibles. La miliaire lui laiſſa, pendant quelques jours, des démangeaiſons fort incommodes : elle tomba en écailles, ſur-tout le peu qui étoit reſté, parce que la majeure partie s'étoit diſſipée avec les purgatifs auxquels elle avoit été forcée de revenir encore deux fois depuis l'époque du 14. Il eſt bon de conſidérer que les lochies, une fois ſupprimées, ne ſe ſont plus rétablies.

Je m'apperçus bientôt, au train que les choſes avoient pris dès le commence-

ment de cette maladie, que l'éruption miliaire auroit lieu, malgré toutes les précautions que j'employois pour l'éviter : j'avois ſoin de la faire boire froid, de tenir la porte & les fenêtres de ſon appartement ouvertes; la chaleur de la ſaiſon y invitoit en outre; mais, en mon abſence, elle avoit la plus grande attention de les faire fermer, & de ſe tenir les bras bien clos dans ſon lit. Sur ce que je lui repréſentois que mon intention étoit d'éviter une éruption miliaire qui cependant n'avoit rien de dangereux, elle me répondit que, dans ſa premiere couche en Amérique, elle l'avoit eue, & que l'on n'y avoit fait aucune attention. Je n'inſiſtai pas plus long-tems à la contrarier ſur cet article, avec d'autant plus de raiſon, que, conſidérant cette éruption comme nulle, cela ne m'a point empêché de l'évacuer le premier jour

même qu'elle s'eſt manifeſtée en plein.

Cinq ſemaines après l'accouchement de cette Dame, la Femme de chambre accoucha auſſi de ſon ſecond enfant. Son travail fut commencé & terminé en moins d'une demi-heure ; elle n'eut aucun accident, ſi ce n'eſt beaucoup de ſenſibilité dans toute la région de la matrice, parce que l'accouchement s'étoit fait trop précipitamment, que cet organe n'avoit pas eu le tems de ſe retirer ſur lui-même, & qu'il étoit encore dans un état de diſtenſion douloureux. Des embrocations huileuſes, quelques lavemens, le régime convenable, la poſition preſque perpendiculaire que je lui fis obſerver dans ſon lit, poſition qui favoriſa beaucoup le dégorgement de la matrice, hâterent ſa guériſon. Cette femme ſe leva le ſurlendemain de ſon accouchement, & pour la premiere fois

reſta trois heures levée : elle buvoit froid, de l'eau d'orge, de l'eau rougie par très-peu de vin ; elle tenoit les fenêtres & la porte de ſa chambre ouvertes depuis huit heures du matin juſqu'à ſept du ſoir ; elle ſe leva enſuite tous les jours ; elle n'éprouva point de fievre à l'époque de celle de lait ; elle n'eut point d'éruption miliaire : en un mot, au bout de huit jours, elle fut à la Meſſe.

Je me crois diſpenſé de tirer de nouvelles conſéquences pratiques de ces deux Obſervations réunies en une ſeule. Il n'y a point de Lecteur qui ne ſoit frappé de leur parfaite reſſemblance avec les autres : elles ne diſent rien de plus que les précédentes, elles viennent ſimplement les fortifier ; & à l'appui de tout ce que j'ai avancé ſur le vrai caractere des fievres des femmes en couche, connues ſous le nom de *fievres miliaires*.

j'ai cru ne devoir employer le raisonnement qu'autant qu'il m'a paru nécessaire pour exposer les motifs qui ont déterminé ma maniere de voir sur cette maladie, & pour prouver que mon jugement sur son vrai caractere m'a été dicté par l'observation, & non point par un esprit de système, qui souvent est plus funeste aux malades que toutes les maladies même. J'aurois pu sans doute cumuler preuves sur preuves, en présentant de nouvelles Observations, toutes différentes par leur complication; mais leur multiplicité m'a paru inutile. J'aurois pu même faire l'histoire de plusieurs maladies de femmes en couche, accompagnées d'éruption miliaire, qui, à raison d'une infinité de circonstances, se sont présentées sous des formes diverses, & dont quelques-unes ont même dégénéré en fievres malignes, en fievres lentes nerveuses,

nerveuſes, &c. Alors je me ſerois écarté de l'objet principal que ſe propoſe la Faculté de Paris, & je n'aurois nullement rempli ſon intention. Je crois, ce me ſemble, avoir prouvé de la maniere la plus péremptoire que la fievre des femmes en couche, dite *miliaire*, eſt ſymptomatique, & qu'à ce titre elle eſt mal dénommée. Cette preuve une fois établie & bien adminiſtrée, je ne pouvois ni ne devois m'occuper de toutes les fievres des femmes en couche où cette éruption a lieu; autrement ç'eût été faire un Traité *ex profeſſo* de toutes les maladies auxquelles les nouvelles accouchées peuvent être ſujettes, ſur-tout d'après ce que j'en ai dit plus haut relativement à ce ſymptome qui les accompagne.

ERRATA.

INTRODUCTION.

PAGE vj, ligne 10, trouvera, *liſez*, trouve.
Pag. ix, lig. 14, émonctions, *liſez*, émonctoires.
Pag. xxj, lig. 6, après *à fortiori*, ôtez le point & la virgule.
Pag. xxij, lig. 14, génie, *liſez*, genre.
Pag. xxiij, lig. 13, perfide, *liſez*, funeſte.
Pag. xxvj, lig. 1, Hyppocrate, *liſez*, Hippocrate.
Pag. xxix, lig 2, *in augur.* liſez, *inaugur.*
P. xxx, l. 16, ſur les Commentaires de Boerhave, *liſ.* Commentaires ſur les Aphoriſmes de Boerhave.
Pag. xxxiv, lig. 2, partiſant, *liſez*, partiſan.

TRAITÉ.

Page 8, ligne 14, fievre, *liſez*, force.
Pag. 18, lig. 9, l'impide, *liſez*, limpide.
Pag. 29, lig. 13, ſiſtlatique, *liſez*, ſiſtaltique.
Pag. 34. lig. 5, pédilures, *liſez*, pédiluves; lig. 12, du malade, *liſez*, de la malade.
Pag. 40, lig. 6 & 7, au lieu de ceux, *liſez* celles.
Pag. 43, lig. 9, influent, *liſez*, influe.
Pag. 47, lig. 4, l'un, *liſez*, l'une.
Pag. 69, l. 7, prophilactiques, *liſ.* prophylactiques.
Fag. 71, lig. 8, déſaſtrueux, *liſez*, déſaſtreux.
Pag. 76, lig. 11, leur *liſez*, lui.
Pag. 87, ligne pénultieme, pour, *liſez*, contre.
Pag. 93, lig. 1, Levert, *liſez*, Levret.
Pag. 107, lig. 5, *ôtez* ne.
Pag. 123, lig. 14, intenſité Je, *liſez*, intenſité. Je
Pag. 125, lig. 15, perfide & meurtrier, *liſez*, des plus funeſtes.
P. 132, l. 12, elle ne pouvoit pas, *liſ.* elle n'avoit pu
Pag. 135, lig. 1, tamarin, *liſez*, tamarins.
Pag. 137, ligne 5, éprouvée, *liſez*, eue.
Pag. 147, lig. 20, calear, *liſez*, calcar.

TABLE

DES MATIERES.

PRÉFACE, pag. ix
INTRODUCTION, j

ARTICLE PREMIER.

Deſcription de la Fievre miliaire des Femmes en couche, de ſes Signes & de ſes Symptomes, 1
De la Fievre miliaire ſimple ou bénigne, 3
De la Fievre miliaire compliquée, ou de la putride maligne, 6
DIAGNOSTIC, 14
PROGNOSTIC, 16
CAUSE, 24

ARTICLE II.

La Différence de la Fievre miliaire des Femmes en couche, d'avec la miliaire, qui, épidémique, attaque indiſtinctement les deux ſexes; & en quoi elle conſiſte, 31

ARTICLE III.

Si la Différence de couleurs dans les boutons établit une différence réelle dans le caractere de la maladie, 43

ARTICLE IV.

Quel Traitement elle exige, à raiſon du tems de ſon invaſion, de ſes ſymptomes, de la

couleur des boutons, & des autres circonſtances où ſe trouve la femme en couche, 45

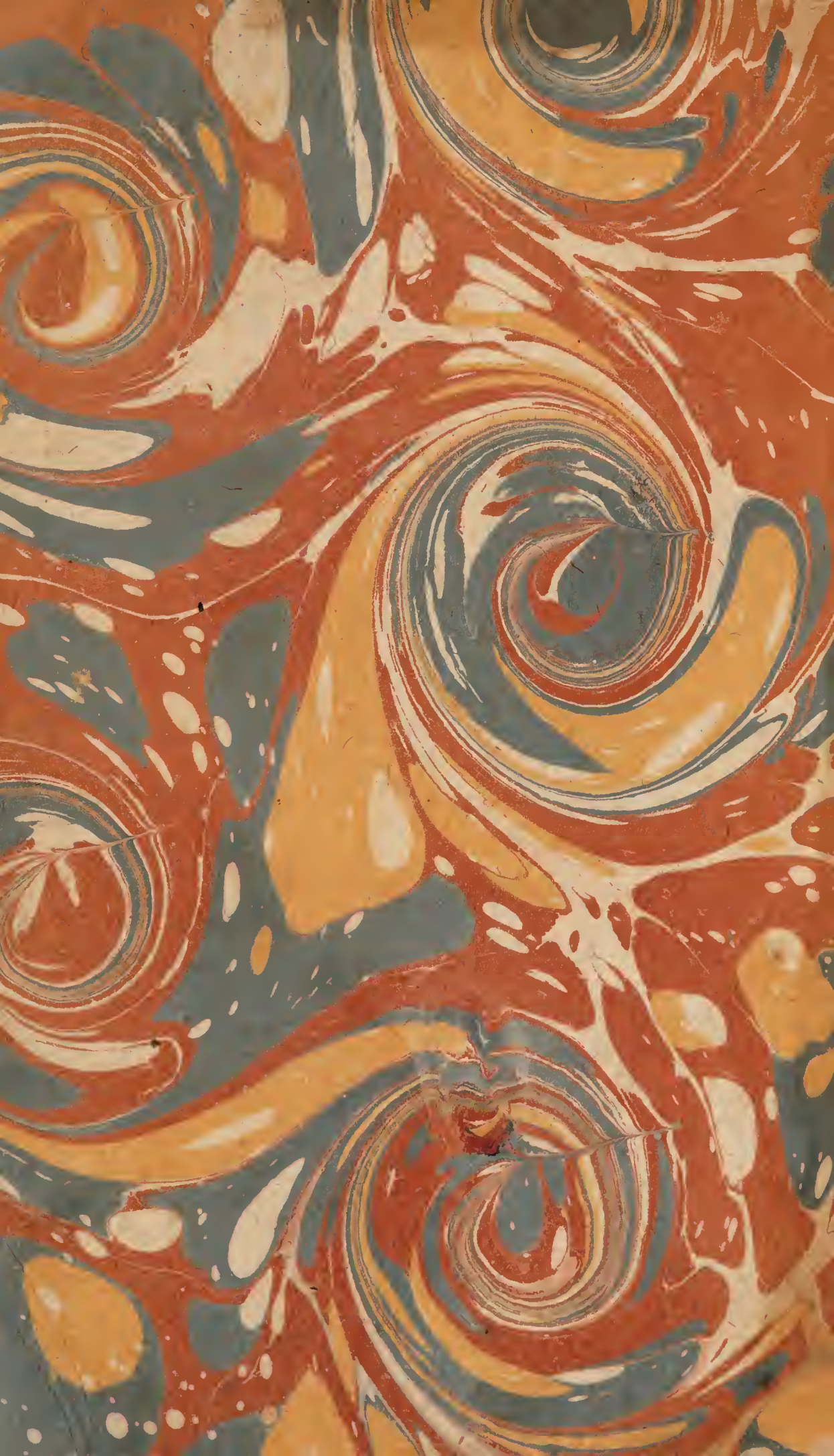
ARTICLE V.

S'il eſt quelques Précautions à prendre, même après que la maladie paroît diſſipée, & pour préſerver de la récidive dens une nouvelle couche, 69
COROLLAIRE, 94
PREMIERE OBSERVATION, 108
SECONDE OBSERVATION, 120
TROISIEME OBSERVATION, 126
QUATRIEME OBSERVATION, 137
CINQUIEME OBSERVATION, 142
SIXIEME OBSERVATION, 152
Septieme & derniere Obſervation, 166

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Traité de la Fievre Miliaire des Femmes en couche, par M.* GASTELLIER, *Médecin à Montargis ;* je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. A Paris, ce 20 Juillet 1779.

MISSA.

A Montargis, de l'Imprimerie de CL. LEQUATRE.

9
I
50